

LA PRISE EN COMPTE DES ENFANTS DITS « INCASABLES » AUJOURD'HUI

Par Oleg Bernaz et Jacqueline Fastrès

QUELQUES RÉFÉRENCES DÉTERMINANTES

INTRODUCTION

La Déclaration de politique communautaire (DPC) 2019-2024 décline une priorité en faveur des jeunes dits « incasables », en évoquant différentes pistes de solutions :

« Le Gouvernement veillera particulièrement aux jeunes dits “incasables” en renforçant les capacités des services d’accompagnement et des services résidentiels, la couverture territoriale des services résidentiels d’urgence et l’offre de prises en charge en services résidentiels d’observation et d’orientation en vue de leur intégration dans les services compétents dépendant des Régions »¹.

On ne peut que se réjouir de cette visée, tant est violente institutionnellement la problématique des « trous noirs » dans lesquels les jeunes peuvent tomber du fait de l’organisation bureaucratique de l’aide qui leur est apportée : la détermination (et la répartition qui en découle) des prérogatives des niveaux de pouvoir et la partition des interventions qui est réalisée selon une découpe des « besoins » identifiés du point de vue administratif ne peut que conduire au fait que des enfants ou des jeunes ne soient finalement pas aidés, ne trouvant nulle part une catégorie de services adaptés à leur situation.

Le renvoi d’une institution à l’autre de ces jeunes est d’abord une culpabilisation de ceux-ci : c’est eux, finalement, qui sont inadaptés aux « réponses » que la société a construites (et de là à trouver dans cette explication une cause de leur situation, il n’y a qu’un pas (encore plus violent) à franchir).

Ceci dit, peut-on indiquer des principes de réponse à cette difficile problématique ?

C’est ce à quoi veut s’attacher cette étude. Nous entendons par là contribuer à lutter contre ces inégalités les plus fortes, et spécialement contre les inégalités en matière de possibilité d’expérimentation de la vie, contre les portes fermées et les rejets en chaîne auxquels se trouvent confrontés trop de jeunes dans notre société et contre le report de cette **conséquence** de l’organisation de l’aide sur l’identité même des jeunes en difficulté.

¹ Déclaration de politique de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2019-2024, p. 33 (document accessible en ligne sur : <https://gouvernement.cfwb.be/files/Documents/Déclaration%20de%20Politique%20Communautaire%202019-2024.pdf>).

Notre contribution se structure en deux temps. D'abord, un rappel historique est effectué, à un double niveau.

Le premier rappelle – et c'est sans doute très important – que la problématique n'est pas neuve.

Dès la fin de la guerre, en effet, Fernand Deligny est confronté au Centre d'observation d'Armentières à une catégorie particulière de jeunes. Il décrit cette expérience de la manière suivante :

« Je suis directeur pédagogique du Centre d'observation pour enfants inadaptés de la région de Lille. Pendant trois ans, j'ai été éducateur dans un institut médico-pédagogique de la région [à Armentière, notre note], grand bâtiment blanc dans l'enceinte d'un asile d'aliénés. Des fous, comme on dit, par centaines, chemise grise et velours marron, des allées cimentées devant l'administration et boueuses entre les pavillons, des petits parterres de fleurs autour desquels sont assoupis tant d'hommes et de garçons limaces que l'on peut se demander si chaque pétale et chaque feuille ne sont pas, chaque jour, attachés à la main. Des médecins, des comptables, des gardiens, des religieuses.

Des centaines d'enfants amenés là par vérole, alcoolisme, tuberculose, mauvais caractère et certificat médical, placement volontaire ou administratif et ordonnance de garde provisoire. Le tribunal pour enfants et adolescent et les services sociaux s'y soulagent entre les rosiers »².

Ce qu'il convient de retenir dans ce passage, c'est l'impossibilité de « catégoriser » ces enfants dans une case spécifique, tant il est vrai que leurs difficultés se situent au croisement de plusieurs niveaux.

Par ailleurs, Deligny utilisa le terme d'« implaçable » pour décrire le statut de ces enfants, comme en témoigne la citation suivante reflétant son travail après l'expérience à Armentière :

*« Devenu délégué régional de Travail et culture, il m'a fallu quelques années pour atteindre une nouvelle position : La Grande Cordée. Quelle était la demande de l'administration ? L'Office public d'hygiène sociale me demandait de m'occuper, le plus utilement possible, de jeunes gens **implaçables**, psychothérapies inopérantes. Cette fois, la position prise était un peu différente :*

- Pas de lit, ni maison, ni foyer ;
- Un réseau de séjours d'essai à travers toute la France, basé sur le réseau d'auberges de jeunesse et tout autre lieu où "on" voulait bien prendre en séjour un gars de la Grande Cordée ; consigne formelle : l'éjecter s'il devenait gênant d'une manière ou d'une autre »³.

Le second geste que nous avons évoqué plus haut et que nous voudrions analyser ré-évoque les réponses audacieuses que Deligny expérimente par rapport à ce défi : l'action de *La grande cordée*, tentative de « cure libre », en réseau avec les Auberges de jeunesse (pour le séjour) et des partenaires très variés (pour l'action). Par la suite, Deligny a tenté d'apporter une réponse à la situation de jeunes encore plus en difficulté : des jeunes autistes, mutiques, diagnostiqués psychotiques et jugés « irrécupérables » par les institutions en place.

Le rappel des « tentatives » de Deligny vu son refus d'accepter l'inacceptable (le refus de la prise en charge, la culpabilisation des sujets en difficulté et le rejet d'un dispositif à l'autre qu'ils doivent subir ainsi que leur famille) peuvent se révéler très inspirantes en matière de réponse à la situation des jeunes décrétés « incasables » que la DPC considère comme prioritaires.

2 F. Deligny, *Pavillon 3*, in *Œuvres*, l'Arachnéen, Paris, 2007, p. 167.

3 F. Deligny, *Le groupe et la demande*, in *Œuvres*, op. cit., pp. 420-421.

Le rappel des « tentatives » de Deligny vu son refus d'accepter l'inacceptable (le refus de la prise en charge, la culpabilisation des sujets en difficulté et le rejet d'un dispositif à l'autre qu'ils doivent subir ainsi que leur famille) peuvent se révéler très inspirantes en matière de réponse à la situation des jeunes décrétés « incasables » que la DPC considère comme prioritaires.

Ensuite nous affirmons qu'il serait contre-productif de laisser penser qu'il suffit de « faire du Deligny » pour répondre à la situation des « incasables », en considérant ses tentatives comme des « bonnes pratiques » à imiter.

Félix Guattari n'avait pas de mots assez durs pour critiquer cette logique de plaquage :

*« Imaginons que des “professionnels du débile” comme les gens de l'Association d'Aide Maternelle et Intellectuelle pour les Personnes Inadaptées se proposent de faire “comme Deligny”, qu'ils imitent ses gestes, qu'ils s'organisent dans les mêmes conditions... que se passerait-il ? Ils ne feraient qu'“améliorer” leur technologie micro-fasciste, qui n'a rien trouvé de mieux, jusqu'à présent, que de se parer du prestige “scientifique” du néo-béhaviorisme anglo-saxon. Ce n'est pas au niveau des gestes, des équipements, des institutions, que le vrai métabolisme du désir – par exemple le désir de vivre – trouvera sa voie, mais dans un agencement des personnes, des fonctions, des rapports économiques et sociaux tourné vers une **politique d'ensemble de libération** »⁴.*

Nous nous sommes confrontés à cette critique, en essayant de dégager des « tentatives » de Deligny et de leurs succès, malgré l'opposition qu'il a dû affronter de la part des institutions en place, deux conditions de pertinence et de cohérence : une logique d'efficacité particulière ; un travail en réseau spécifique.

La mise en évidence de ces conditions nous a paru de nature à inspirer des réponses novatrices aux situations d'« incasables », réponses qui ne se satisferaient pas d'une logique d'imitation et de plaquage, toutes choses restant égales par ailleurs.

C'est en effet en considérant les conditions de réussite des tentatives de Deligny que l'on pourrait selon nous, à la fois, éviter les plaquages inefficaces et trouver des supports pour inventer des réponses inédites, aujourd'hui. Pour arriver à mettre en évidence l'actualité les conditions de réussite des tentatives deligniennes, voyons d'abord, d'une manière plus précise, comment se pose aujourd'hui la question des enfants dits « incasables » dans le secteur d'aide à la jeunesse. Nous verrons dans le sillage de cette analyse en quoi il est utile de mobiliser Deligny dans le cadre de notre étude.

⁴ F. Guattari, *La révolution moléculaire*, Recherches, Fontenay-sous-Bois, 1977, p. 173.

ACTUALITÉ D'UN PROBLÈME

Le statut indéterminable des enfants jugés incasables est l'une des difficultés récurrentes avec lesquelles se confronte le secteur d'aide à la jeunesse. Pour comprendre cette difficulté, on peut de prime abord la situer sur deux niveaux distincts, pratique et théorique, mais qui, comme on le verra plus loin, sont étroitement liés.

D'un point de vue pratique, les enfants « incasables » posent le problème de l'(im)possibilité de trouver une place adéquate prévue dans un cadre institutionnel de soin ayant pour rôle de parer aux troubles comportementaux des individus. En étant le lieu d'inscription d'une série de troubles souvent contradictoires, ces enfants jugés « incasables » ne trouvent pas de place où les difficultés qui sont les leurs puissent trouver une issue. Par exemple, dans les établissements à visée éducative, les « incasables » sont perçus comme étant si problématiques que, selon certains témoignages, seule une institution psychiatrique pourrait leur venir en aide.

À l'inverse, dans les institutions psychiatriques, les mêmes « incasables » sont vus comme étant suffisamment autonomes et, partant, ne nécessitant pas de soin spécifique pour faire guérir leurs supposées maladies mentales. D'où un cercle vicieux enlisant l'action des individus dans des répétitions que l'on pourrait croire sans fin et qui ne sont pas sans conséquences, sans doute nocives, sur la vie psychique du sujet.

Plusieurs témoignages des travailleurs et professionnels parlent de cette difficulté pratique consistant à trouver une place adéquate pour encadrer et trouver une solution aux difficultés des jeunes.

Par exemple, un pédopsychiatre souligne que :

« Il y a beaucoup de situations comme cela : le SPJ renvoie : “vous ne savez pas quoi faire ? Nous, on ne sait pas non plus, faites une mesure de mise en observation”. Le jeune arrive donc ici avec une mesure de mise en observation »⁵.

Or il serait erroné de croire que trouver une place est une question purement administrative.

Ce problème n'est pas sans conséquences sur le vécu des sujets dont il nous faudra encore examiner le statut dans les pages qui suivent.

Constatons pour l'heure que la difficulté à trouver une place se traduit souvent dans des formes de violence :

« La question des manques, je pense que les services peuvent manquer tellement de temps et tellement de moyens qu'on en devient aussi, qu'on en arrive dans une forme de violence institutionnelle par manque de temps. Parce qu'effectivement on ne va pas, on n'a pas le temps de prendre en charge correctement les situations dans lesquelles on est »⁶.

Comme nous le verrons plus loin, la prévention de la violence, considérée sous toutes ses formes, est au cœur du nouveau code de la jeunesse. Dans cette étude, notre intérêt est de voir dans quelle mesure Fernand Deligny, éducateur français qui a travaillé durant toute sa vie avec des enfants « difficiles », peut apporter une réponse au problème qui nous intéresse ici.

5 Interview d'un pédopsychiatre réalisée par l'équipe SDJ de Namur. Nous la remercions de nous avoir accordé le droit de reproduire certains passages de l'interview précitée ainsi que d'autres que nous allons mentionner.

6 Interview d'un professionnel réalisée par l'équipe SDJ de Namur.

Pour avancer dans notre démarche, remarquons que d'un point de vue théorique, les enfants « incasables » posent le problème de la croyance selon laquelle les individus se définiraient par une identité en quelque sorte « essentielle » et interchangeable qui, de ce fait, doit correspondre à des « cases » médicales précises permettant d'encadrer la pratique du soin. Dans plusieurs entretiens que nous avons eu l'occasion d'analyser, les jeunes parlent clairement sur ce problème. Par exemple, Lucette témoigne que :

« En fait au début, il faut savoir que j'ai eu honte en fait d'être passée par ces états-là parce qu'on me faisait penser que c'était une honte en fait on me mettait une étiquette sur le front que ce soit au niveau de la famille que ce soit au niveau des copains à l'école j'étais vue vraiment comme la folle tout ça quoi même mes sœurs et mes parents faisaient des différences avec les enfants et ça m'a fort, fort touchée en fait parce que à ce moment-là, je m'intéressais fort au regard des autres en fait et puis au début j'osais pas chercher de l'aide parce qu'on me le reprochait "oui toi, tu as tout le temps besoin d'aide" "tu ne t'en sortiras pas" [...] je me sentais vraiment mal, je me culpabilisais moi-même en fait d'avoir bénéficié d'aides parce que je pense si on m'avait dit c'est pas grave c'est normal ça arrive à tout le monde de se sentir mal dans sa peau, je ne l'aurais peut-être pas vécu comme ça »⁷.

Dans le même entretien, elle souligne que :

« Un jour j'ai eu comme remarque "toi tu es différente des autres parce que tu as été en psychiatrie" [...] Je vais jamais dire à quelqu'un t'es un fou ou t'es une folle parce que je sais ce que ça fait que d'entendre ça, c'est blessant quand on en a quelque chose à faire, ça ne l'est plus quand on sait ce qu'on vaut soi-même, voilà mais non je ne pourrais jamais dire à quelqu'un qu'il est fou parce qu'il a une maladie mentale qui n'est pas de sa faute »⁸.

Plusieurs points doivent être retenus dans ces passages. D'abord, on constatera le type d'image que la société renvoie aux jeunes considérés « anormaux ». Comme le dit Lucette : « on me mettait une étiquette sur le front que ce soit au niveau de la famille, que ce soit au niveau des copains à l'école ».

Ce premier point suggère qu'il y a une différence à faire entre, d'une part, ce que les autres (le on du passage précité) nous renvoient comme image et, d'autre part, la capacité de changer cette image dans des conditions dont il convient encore de discuter le statut. Un autre point doit également attirer notre attention : il s'agit de la violence subie par ceux qui sont rejetés aux marges de la société. Lucette parle de la blessure qu'elle s'est vue infligée par les autres qui la croient « différente ».

Comme nous pouvons le constater, l'analyse des deux niveaux pratico-théoriques pose un triple problème :

- La possibilité d'une place adéquate pour prendre en charge les jeunes nécessitant un accompagnement,
- La croyance dans une identité en quelque sorte « essentielle » des individus,
- La violence qui découle des deux premiers points.

⁷ Interview de Lucette réalisée par l'équipe SDJ de Namur.

⁸ Interview de Lucette réalisée par l'équipe SDJ de Namur.

Ce questionnement est d'autant plus important à analyser si on le situe sous la perspective de la démarche préventive définissant le nouveau code de la jeunesse. Celui-ci charge, entre autres, les services d'action en milieu ouvert (AMO) d'une mission de prévention éducative et sociale dont l'objectif est de « réduire les risques de difficultés et les violences, visibles ou non, exercées à l'égard du jeune ou par le jeune ». Le bénéfice de ces actions vise les « jeunes vulnérables, (...) leur famille et (...) leurs familiers »⁹.

Il est en même temps important de souligner que la dimension préventive du nouveau code de l'aide à la jeunesse est renforcée dans la déclaration des politiques communautaires qui accorde une attention particulière aux jeunes dits « incasables », comme nous l'avons déjà vu en introduction à cette étude¹⁰.

La solution proposée dans la Déclaration de politique communautaire mérite d'être confrontée à cette question : comment peut-on réduire les violences auxquelles sont exposés les jeunes incasables ? Comment, en même temps, peut-on trouver une réponse au problème des enfants « incasables » que nous évoquons plus haut ?

Pour répondre à ces questions, nous pouvons mobiliser, comme nous l'avons déjà suggéré, l'œuvre de Fernand Deligny (1913-1996), éducateur français dont l'expérience de travail est riche en enseignements pour notre étude.

CHAPITRE 1

SANS ARMES, SANS BAGAGE ET SANS MÉTHODE : DELIGNY L'INCASABLE

En effet, durant tout son parcours, Deligny a été en contact avec des enfants considérés « difficiles » mettant à mal toute méthode pédagogique et psychiatrique ayant pour finalité la réinsertion sociale. Notre intérêt est ainsi d'analyser les trajets de certains enfants présentés par Deligny en mettant en lumière les composantes des dispositifs expérimentaux qu'il a mis en place pour les aider.

Mais avant de ce faire, il convient de revenir brièvement sur une précision que nous avons faite au début de cette étude. Nous avons dit que le problème des enfants incasables se situe sur deux niveaux distincts, pratique et théorique, mais intimement liés. C'est dire qu'il serait erroné de chercher la solution à ce problème dans un cadre strictement théorique ou, à l'inverse, dans un champ purement pratique. Si l'on faisait ainsi, on séparerait artificiellement la théorie de la pratique, comme si celles-ci étaient deux domaines extérieurs, voire étrangers l'un à l'autre. Or la théorie et la pratique sont toujours déjà articulées.

En effet, dans chaque travail pratique il y a une certaine connaissance (théorique) à l'œuvre. Nous pourrions encore dire : il y a un *savoir-faire* qui est inhérent à l'activité même de travailler ou de pratiquer quelque chose. Ainsi, la pratique n'est jamais absolument détachée de la théorie et, inversement, la théorie n'est pas une pure contemplation d'un monde extérieur au sujet.

9 Article 3 du livre 1er, http://www.aidealajeunesse.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl&u=0&g=0&hash=e1e5b178be70b0d82fb333be1f0f27cd6720b89b&file=fileadmin/sites/ajss/upload/ajss_super_editor/DGAJ/Documents/code-AJ-web.pdf. Notons cependant que cet article définit moins une nouvelle mission qu'une nouvelle manière d'assumer ladite mission.

10 Déclaration de politique de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2019-2024, p. 33 (document accessible en ligne sur : <https://gouvernement.cfwb.be/files/Documents/Déclaration%20de%20Politique%20Communautaire%202019-2024.pdf>).

De fait, les deux dimensions, pratique et théorie, sont entrelacées. C'est pourquoi au lieu de parler d'une division au sens d'une *séparation* entre la pratique et la théorie, il est selon nous plus convenable de faire usage du terme de « dispositif » qui, c'est du moins le sens que nous lui donnons dans cette étude, doit être compris comme se situant au point d'articulation entre la théorie et la pratique.

Ces considérations préliminaires nous permettent de dire qu'en nous tournant vers l'œuvre de Deligny, nous ferons attention tant à la dimension pratique expérimentale de son travail qu'aux concepts qu'il a mobilisés. En d'autres termes, nous décrirons les différentes composantes de ses dispositifs pratico-théoriques pour essayer de comprendre la manière avec laquelle il a aidé les enfants « incasables » ou, selon ses propres mots, « implaçables ».

LE SUJET COMME RELATION ET RENCONTRE

Pour présenter le premier dispositif pratico-théorique, il convient de souligner que, dans cette partie de notre étude, nous nous appuyons surtout sur les expériences que Deligny regroupa sous le nom « La Grande Cordée ». Il s'agit de quoi, plus précisément ? De fait, Deligny travailla avec des enfants que les institutions habituelles, telle l'école ou les établissements psychiatriques, refusaient de prendre en charge pour des multiples raisons : comportement abusif (vol, viol, violence physique), troubles psychiques particulièrement aigus, etc. Pour trouver une issue à ces difficultés, Deligny inventa un organisme inédit (La Grande Cordée) dont l'idée directrice était de faire vivre aux enfants des expériences répondant à leur évolution spécifique et leur désir. Comment fonctionnait cet organisme expérimental ? Ses activités s'organisent sur un double volet : l'un d'observation du comportement d'un enfant considéré difficile, l'autre d'un temps de séjour. Voici comment Deligny décrit le premier volet :

« Partout où des jeunes gens sont groupés régulièrement avec, pour prétexte, une activité créatrice précise (cinéma, mime-marionnettes, céramique, expression graphique, danse, recherche de prototypes de jouets modernes, émission radiophonique, etc.), la Grande Cordée propose l'adhésion discrète d'un cas difficile qui, une ou deux fois par semaine, se livrera ainsi à l'activité choisie par lui. Seul averti de sa présence, un observateur bénévole, adhérent quelconque du groupe, formé un peu à la fois à la technique de l'observation, communique à la Grande Cordée ce qu'il aura relevé du comportement du garçon observé aux prises avec l'activité offerte.

Il est prévisible que, de leur propre impulsion, les garçons à observer passeront d'une activité à une autre, donc d'un groupe à un autre, tenteront aussi de participer aux sorties de fin de semaine de leurs nouveaux camarades (le foyer ajiste semble en effet être le type même de ces groupes qui alimenteront en présences humaines les "ateliers" éparpillés dans les quartiers les plus divers, aidés par des techniciens et des artistes déjà alertés par la Grande Cordée). L'accord de principe du Centre Laïque des Auberges de Jeunesse a déjà permis quelques essais. Pour être entière, la gamme des activités créatrices doit être complétée par des activités d'un autre ordre et tout aussi révélatrices, telles que : vol à voile, parachutage, canoé, boxe et sports d'attaque et de défense, rocher-montagne, etc. qui proposent aux jeunes gens une exploration de leurs réactions, profitables sans doute pour l'observation mais capables aussi à elles seules et proposées en fonction de certains troubles du caractère, d'être curatives en tant qu'incident de choc.

La moisson d'observations recueillies et enregistrées semaine après semaine, ajoutée aux résultats des tests éventuellement passés, nous amène à une connaissance du sujet non seulement libre mais "révélé". S'il en est besoin, cette première observation sera complétée par un temps de séjour sur un des points du réseau d'essai »¹¹.

On voit que l'intérêt des activités de la Grande Cordée est de d'abord observer les jeunes de telle sorte que l'on puisse arriver à une connaissance du sujet « révélé ».

L'important, dans ce cas, c'est de ne pas se précipiter de renvoyer des images mutilant l'identité du sujet et, en même temps, de prendre une attitude d'attente pour que le sujet se révèle en quelque sorte indépendamment des préjugés que la société peut projeter sur lui.

Ce premier temps d'observation s'accompagne d'un temps de séjour qui est l'autre volet définissant le statut de la Grande Cordée.

Comme le dit Deligny :

« Périodiquement, partira des locaux centraux de la Grande Cordée une caravane composée par une dizaine de garçons difficiles, quatre jeunes ouvriers et ouvrières qui prendront ainsi leur congé annuel et un meneur de caravane, adulte solide et membre de l'équipe de base de la Grande Cordée.

Ces "éducateurs" ne peuvent évidemment pas être recrutés par voie de concours ou sur diplôme ou références. Il faut d'abord qu'ils aient un métier, comme tout le monde, et qu'ils soient, dans leur métier, des professionnels hautement qualifiés. Ils devront tendre à constituer, en annexe d'une grande entreprise existante, une équipe volante qui, rémunérée à la tâche, pourra travailler en coopérative, c'est-à-dire que les présents sur le lieu de travail assureront la paie de celui d'entre eux qui partira, par roulement, en caravane.

L'itinéraire de ces caravanes reliera un ou deux points d'essai, et traversera des zones de travaux saisonniers (type vendange) où une embauche collective aura été prévue.

Il est primordial, en effet, que les caravaniers subviennent à leurs besoins en cours de route. La "caravane" doit être une occasion offerte et non une colonie de vacances pour enfants prolongés.

Mais la caravane doit être surtout un petit "tour de France de l'apprenti", c'est-à-dire passer par les points d'embauche possible les plus attractifs (ports, grands chantiers de barrage, centrales hydro-électriques, etc.) car l'atmosphère réelle de certains lieux de travail peut susciter un élan affectif qui n'est certes pas suffisant, mais peut être utilisé par la suite, si, après séjour individuel aux points d'essai et vérification des possibilités professionnelles, le désir du garçon vers un travail entrevu reste constant et n'est pas rendu illusoire par une contre-indication d'ordre constitutionnel par trop formelle »¹².

¹¹ F. Deligny, « La Grande Cordée », in *Enfance*, t. 2, nr. 1, 1949, pp. 73-74.

¹² *Ibid.*, p. 75.

L'enjeu majeur de ces temps de séjour est de faire sortir les enfants des cadres habituels pour qu'ils puissent trouver un rapport à leur désir barré par l'ordre social. En faisant cette observation, nous touchons un problème central évoqué dans l'introduction, à savoir celui de la violence. Pour mieux le comprendre d'un point de vue delignien, appuyons-nous sur le passage suivant :

« Les essais tentés ces derniers mois n'ont fait que confirmer notre intuition de départ : à savoir que bon nombre de troubles du comportement se ramènent à une défense désordonnée de l'être humain socialement asphyxié, c'est-à-dire privé des événements et des rencontres que son évolution exige.

Notre intention est, d'abord, de parer à cette asphyxie en souhaitant que, par la suite, se dessine, en filigrane discret sur le souvenir des maisons closes à prétentions éducatrices, quelque esquisse de méthode rationnelle de réadaptation sociale pour enfants difficiles, marquée, dans un petit coin, du sceau bien discret du vulgaire bon sens »¹³.

A la lecture de cette citation, nous pouvons comprendre que les troubles comportementaux ne doivent pas être situés au niveau de l'individu isolé, cette fiction de l'idéologie néolibérale aujourd'hui dominante, mais au niveau des rapports sociaux dans lesquels nous sommes toujours déjà engagés.

Or ces rapports peuvent être, dans certaines conditions, asphyxiants et donc violents : c'est contre cette asphyxie et violence sociale que Deligny se proposa de créer la Grande Cordée tout en traçant d'autres trajets pour et avec les jeunes vivant dans des situations difficiles.

La métaphore utilisée par Deligny nous aide à comprendre que la Grande Cordée a été conçue pour que les jeunes en état d'asphyxie sociale puissent respirer tout en entrant dans d'autres circuits sociaux que ceux qu'ils avaient l'habitude de fréquenter.

LE DÉSIR ET SON ANCRAGE DANS LE CHAMP SOCIAL

Pour mieux comprendre cet aspect de notre étude, il convient de souligner deux points centraux : il s'agit, d'une part, du désir du sujet et, d'autre part, du statut des rapports sociaux dans lesquels il est ancré. Pour discuter le premier point, nous pouvons évoquer la manière dont Jean Oury décrit le travail de Deligny dans les multiples expérimentations dans lesquelles il a été engagé à la Grande Cordée :

« Quand Deligny a créé La Grande Cordée, avec la recommandation de Wallon, il avait un petit bureau près de la République, rue René-Boulanger. Il travaillait avec des psychiatres, parmi lesquels des réfugiés espagnols, dont Horace Torrubia. Il avait une boîte avec des fiches de noms de gens qu'il avait connus dans les auberges de jeunesse, les foyers de travailleurs ; il recevait des adolescents un peu délinquants, de seize ou dix-sept ans, un peu perdus et il leur disait "bon, qu'est-ce que tu veux faire ?" Alors un tel disait "je veux être aviateur", et il l'envoyait chez un de ses copains qui était mécanicien dans un aéroport à Orly. La consigne était de recevoir l'adolescent sans rien modifier à soi-même, à sa façon d'être et de vivre. Au bout de huit jours, le gosse en avait marre de regarder, il rentrait en disant "je ne veux plus être aviateur". "Bon, lui disait Deligny, alors qu'est-ce que tu veux faire ?" "Je ne sais pas, m'occuper des vaches". Alors il prenait une autre fiche, et il l'envoyait dans une ferme.

¹³ Ibid., p. 76.

Mais ça coûtait de l'argent, et au bout de quelques temps, la Sécu a refusé de payer. C'était presque prévu. Il me semble bien que Deligny disait à l'époque qu'une expérience ne pouvait pas durer plus de deux ans »¹⁴.

Comme nous l'avons déjà dit, ce serait faux de croire que Deligny s'intéresse à saisir le désir d'un individu isolé ou en quelque sorte « atomisé ». Son travail consiste au contraire à créer des occasions dans lesquelles le désir peut se déployer dans des nouveaux types de relations : d'où l'importance majeure que Deligny accorda aux réseaux de collaborations qui ont rendu la Grande Cordée réelle, même si elle le fut pour une durée limitée.

Pour discuter le statut des rapports sociaux ici évoqués, penchons-nous d'abord sur un cas présenté par Deligny. Il s'agit d'un jeune garçon appelé Lucien :

« Lucien, lui, a fait les cinq écoles de sa banlieue natale. J'ai eu, entre les mains, les rapports motivés des directeurs d'école qui, l'un après l'autre, l'avaient mis à la porte, "sournois, hypocrite, menteur, turbulent, agressif, pourri jusqu'aux moelles et paresseux, paresseux..." ». Paresseux invétéré semblait être la caractéristique dominante du comportement scolaire de Lucien. Qui pis est, ses moniteurs de colonie de vacances l'avaient vu, constaté, supporté paresseux et malfaisant.

Lucien a treize ans et demi. Il est toujours sournois, hâbleur, buté, voleur et paresseux à treize ans trois quarts.

Il refuse de prolonger son séjour dans les différents points d'essai que nous lui proposons.

Jusqu'au jour où, près d'une auberge de jeunesse où il séjourne en renâclant, le patron d'une petite entreprise artisanale l'accepte comme apprenti. Nous sommes au mois de février. L'usine est à neuf kilomètres de l'auberge et il faut traverser la forêt.

Lucien part le matin à six heures, revient le soir, à vingt heures, pendant des semaines. A la "maison", il rend service, casse le bois, va chercher le lait, rembourse les petites sommes qui lui ont été prêtées, siffle, chante et pense au jour où il aura des petits enfants qu'il lui faudra éduquer convenablement. Jusqu'au moment où le patron s'aperçoit que l'apprenti n'a pas quatorze ans et le met en chômage d'attente. Deux jours après, Lucien avait repris son ancien comportement comme on change de veste, hâbleur, malfaisant, irritable, hostile et paresseux, paresseux "invétéré" »¹⁵.

A lire Deligny, on comprend que l'identité du sujet n'est pas le point de départ, mais au contraire le résultat de la combinaison des rapports sociaux.

Ceux-ci ne sont pas, dans leur principe, une totalité unifiée et homogène, organisée à partir d'un principe immanent de finalité.

C'est au contraire cette unité, relativement stable, qui résulte de la combinaison et de l'interaction de rapports sociaux affectés par un certain degré de contingence. Cette observation, sur laquelle nous aurons à revenir, nous permet de mettre en évidence l'un des principes centraux de la Grande Cordée, à savoir le rapport au hasard.

14 Jean Oury, propos tenus au cours d'une rencontre organisée dans le cadre du séminaire de Jean-François Chevrier à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en avril 2001 sur le thème « Institution et radeau ».

15 F. Deligny, « La Grande Cordée (1) », in *Œuvres, op. cit.*, 1^e édition 1950 dans *Vers l'éducation nouvelle*, nr. 39, p. 407.

LE RÔLE DE L'IMPRÉVU

Dans l'un de ses articles, Deligny dresse le bilan de l'expérience vécue à la Grande Cordée :

« Il ne s'agit donc pas de méthode, je n'en ai jamais eu. Il s'agit bien, à un moment donné, dans des lieux très réels, dans une conjoncture on ne peut plus concrète, d'une position à tenir. Il ne m'est jamais arrivé de pouvoir la tenir plus de deux ou trois ans. A chaque fois, elle était cernée, investie et je m'en tirais comme je pouvais, sans armes et sans bagages et toujours sans méthode¹⁶.

La Grande Cordée, organisme expérimental s'il en fut, était quand même agréée et la doctrine en question n'était pas facile à afficher. Elle disait : laisser jouer l'imprévu, que "n'importe quoi" puisse arriver »¹⁷.

Deux idées doivent retenir toute notre attention :

- le rapport à la méthode
- et à l'imprévu.

De fait, le concept de méthode renferme deux idées. En ancien grec, *methodos* veut dire vers (*meta*), c'est-à-dire l'objectif qu'on souhaite atteindre et *chemin (odos)*. *Methodos* veut donc dire « le chemin qui va vers ».

Or l'éducation, telle que l'entend Deligny, n'a ni chemin, ni objectif vers lequel il faut se diriger. Pourtant ce refus ne veut pas dire que l'éducation delignienne serait prisonnière d'un relativisme sans repère assignable. L'un de ces repères est justement le rapport à l'imprévu, comme nous avons pu le lire dans le deuxième passage susmentionné. L'imprévu, dans ce sens, n'est pas ce qui dévie des normes supposées régir la pratique éducative, mais le point générateur des nouvelles normes d'action.

Au lieu donc d'y voir un danger à éviter, l'imprévu doit servir de base pour construire une nouvelle façon d'organiser la pratique éducative.

On peut comprendre, de ce point de vue, le fait que Deligny oppose son idée d'éducation à tout système apriorique surplombant la pratique réelle de l'éducation. Pour forger son idée d'éducation, Deligny mobilisa le concept de « circonstance » à construire et, partant, entretenant un rapport toujours ouvert à la contingence et à l'imprévu. Pour mieux cerner ce concept de « circonstance », on peut se référer au concept de « milieu » forgé par Henri Wallon.

¹⁶ F. Deligny, « Le groupe et la demande : à propos de La Grande Cordée », in *Œuvres, op. cit.*, 1^e édition 1967 dans *Partisans*, nr. 39, p. 418.

¹⁷ *Ibid.*, p. 422.

Voici comment Michel Foucault décrit ce concept en l'opposant à l'idée de structure mobilisée par Jean Piaget :

« Piaget prête le maximum au développement nécessaire des structures à la fois biologiques et logiques ; il cherche à montrer dans le développement des premières (...) un processus qui refait en sens inverse la marche de l'histoire des sciences (...) : le devenir psychologique de l'enfant n'est que l'envers du devenir historique de l'esprit. Wallon donne, en revanche, le maximum au milieu, en montrant dans l'individualité psychologique, non pas une donnée, mais un résultat, comme le point d'interférence entre les mouvements centripètes de l'émotion, de la sympathie, de la fusion affective, et les mouvements centrifuges de l'expérience d'autrui et de la reconnaissance de soi. La pensée n'est donc pas le modèle logique et déjà constitué de l'action, mais c'est l'acte se déployant dans un milieu qui se constitue comme pensée par les intermédiaires du rite, du symbole, et finalement de la représentation. Le devenir psychologique n'est pas le développement de structures toutes préparées, il est la préparation effective des structures adultes ; il ne s'agit plus d'évolution spontanée, mais de genèse active »¹⁸.

De fait, la manière dont Wallon définit le milieu n'est pas différente de ce que Deligny entend par « circonstance » et « occasion » qu'il s'est efforcé de construire pour que les enfants puissent avoir un autre rapport à leur désir singulier.

AU-DELÀ DE L'ESPACE DU DICIBLE

Dans ces multiples tentatives expérimentées dans le cadre mouvant de la Grande Cordée, il convient d'insister sur un point que nous n'avons pas mentionné, mais qui est central dans l'œuvre de Deligny tant durant les années 1940-1950 que dans la dernière période de son travail, comme on le verra vers la fin de notre étude. Il s'agit du rapport au langage. En effet, Deligny accorda beaucoup d'importance à l'apprentissage d'un autre langage que celui « parlé ». Comme il le souligne à multiples reprises, les enfants « implaçables » ne savent pas, le plus souvent, utiliser le langage et, partant, doivent s'appuyer sur autre chose pour exprimer leur vécu. Cette « autre chose » a été, pour Deligny de la Grande Cordée, la caméra comme outil pédagogique (mais nous pouvons évidemment penser à d'autres outils ayant la même fonction). Voici comment Deligny décrit l'usage de la caméra et, plus généralement, son rapport au cinéma dans le cadre de son travail pédagogique :

« Le film donne une impression première de réalité directement reproduite, une réalité extraite de la réalité naturelle.

Pour moi, c'est là que réside force majeure et danger latent du cinéma. Les "coulisses" du spectacle cinématographique sont si lointaines, si discrètes qu'il y a événement et non plus spectacle. Il ne faut pas que les enfants croient que ce qu'ils voient au cinéma est un échantillon brut de réalité. Ils doivent savoir qu'il s'agit d'un "langage". Ils ne peuvent le savoir vraiment que s'ils s'essaient eux-mêmes à ce "langage" afin de le percevoir sans en être envoûtés. J'ai pensé que le cinéma avait sa place dans un organisme comme le nôtre qui veut aider les adolescents en difficulté.

¹⁸ M. Foucault, « La psychologie de 1850 à 1950 », in *Dits et écrits*, t. 1, p. 131.

Il n'est évidemment pas question que chacun ait sa caméra, mais il est nécessaire que cet outil-là soit réellement à la disposition de ceux qui veulent s'en servir pour raconter en quelques suites d'images ce qu'ils voient de la vie qu'ils vivent »¹⁹.

Nous avons pu voir, après avoir réalisé ce premier parcours delignien, une alternative à toute démarche éducative cherchant à fixer l'identité des enfants dans des catégories préétablies. Pourtant il convient de se demander quelles sont les conditions de l'efficacité de cette alternative delignienne ? Il serait insuffisant de simplement décrire ce que Deligny a réussi à faire. Il faut également questionner les conditions rendant possible cette réussite. C'est pour répondre à cette question que nous allons mobiliser François Jullien et Michel Callon dans les deux prochains chapitres.

CHAPITRE 2

VAGABONDS, MAIS EFFICACES.

QUELLE EST DONC CETTE EFFICACITÉ ?

Nous avons déjà vu dans le premier chapitre que ce que Deligny combattait farouchement, ce sont les cases instituées dans lesquelles la société veut cadastrer les individus – tous les individus, mais plus encore ceux qui ne sont pas « comme les autres », ceux qui ne « nous » ressemblent pas et que, partant, nous ne sommes pas prêts à accepter.

Deligny se méfiait – c'est peu dire – de toute institution, plus précisément de ce qu'il appelle l'institué, produit par l'institution, synonyme pour lui d'enkystement de l'existence pour tous ceux qui ne correspondent pas à la « norme », qui n'entrent dans aucune des cases préformatées.

Ses mots sont durs avec les agents de ces institutions :

« Ils pullulent autour des enfants en danger “moral”, délinquants ou inadaptés. Partisans sournois d'un ordre social pourri et qui s'écroule de partout, il s'affairent autour des victimes les plus flagrantes des éboulements : les enfants misérables. Importuns et tenaces, ils se rassemblent comme des mouches et leur activité bourdonnante et bienfaitrice camoufle un simple besoin de pondre dans cette viande à peine vivante leurs propres désirs d'obéissance servile, de conformisme avachi et de moralisme de pacotille »²⁰.

C'est pour fuir cette institution qu'il se met volontairement en marge de l'ordre social institué, « ailleurs » ou l'on pourrait même dire « dehors », en créant des « tentatives ». Ses tentatives ont pour intérêt central de rendre possible la création de nouveaux milieux d'action collective, de milieux où les enfants peuvent enfin devenir les *acteurs* de leurs projets de vie et de leur identité tout en s'émancipant du « désir d'obéissance servile », ce ciment indispensable à toute société reproduisant des rapports de pouvoir existants.

19 F. Deligny, « La caméra outil pédagogique », in *Œuvres, op. cit.*, 1^e édition 1955 dans *Vers l'éducation nouvelle*, nr. 97, p. 415.

20 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 163.

Dans ses correspondances, Deligny écrit à Germaine Le Guillant :

« Je suis rudement content d'avoir ramassé ce petit caillou de rien du tout qui se prononce « ailleurs » et qui n'a l'air de rien mais qui va bien à jeter dans l'œil du cyclope institutionnel dont la prétention m'a rendu ma hargne que j'avais crue usée par les Sauvegardes de l'Enfance et autres Sécurités Sociales. Pour peu qu'ils ne soient pas polis, ça va faire des bulles »²¹.

Quelques pages plus loin, il précise que :

« "l'ailleurs" ... est une autre dimension fort respectable et qui me semble la seule capable de tenir l'institution en respect (parce que ça, l'institution, elle ne peut pas l'avalier) »²².

Si l'« ailleurs » est la seule dimension capable de tenir l'institution en respect, ce n'est pas parce qu'elle est une idée, voire la meilleure idée que l'on pourrait avoir afin de construire des rapports de solidarité émancipateurs.

C'est surtout parce qu'elle s'inscrit dans un champ d'expérimentation où l'avoir lieu de l'ailleurs peut advenir tout en permettant l'émergence de nouvelles identités des enfants qui, dans les institutions de l'époque, sont perçus comme « anormaux ».

Deligny insiste et précise, comme nous l'avons déjà noté au début de notre étude, que ses dispositifs d'expérimentations ne se réduisent pas à des débats d'idées abstraites. Considérons le passage suivant où il s'adresse à ceux et celles qui souhaiteraient faire l'expérience des dispositifs qu'il s'est efforcé de mettre en place :

« Ils ne verront pas du tout une institution "modèle" ou quoi que ce soit à discuter. Ce que j'essaie de faire pour le moment peut se dire :

- lorsqu'un gamin(e) (psychotique) est en séjour "ailleurs" (par rapport à son milieu habituel, famille ou institution ou les deux mêmes), bien rare qu'il n'y ait pas quelque chose à raconter vers son milieu de base ; que le gamin change ou que le récit vers le milieu habituel "fracture" je ne sais quoi, ça s'avère si vrai que je n'en reviens pas. Mais cette dimension de l'ailleurs, il faut y veiller d'aussi près que Freud veillait à ce que reste l'or pur de ce gamin qu'il avait découvert. Grâce à ce point d'appui (un gamin ailleurs est autre) on peut soulever l'institué – quitte à le laisser retomber pour qu'il se casse en miettes, mais ça... Pour parler un peu plus sérieusement, le fait réel que ce gamin est autre peut donner quelques vertèbres à la mise en cause de l'institution qui, sans ces vertèbres extérieures, est affaire de grands principes qui s'entre'exténuent.

Reste à faire que l'ailleurs ait lieu, et ça, c'est la guérilla contre l'univers cadastré et contre les idées quant au bonhomme d'espèce que tout un chacun veut prouver à partir du premier venu.

Ceci pour dire qu'il n'y a pas de débat d'idées : il s'agit que des petits fous puissent avoir lieu ailleurs que dans les lieux prévus pour engranger leur maladie (et du même coup, eux en personne) et c'est plus délicat que de frauder : ni matuvu, ni matuentendu. Mais de faire surgir un geste nouveau, c'est plus amusant que de traquer un éléphant »²³.

21 F. Deligny, *Correspondance des Cévennes 1968-1996*, L'arachnéen, Paris, 2018, p. 29.

22 *Ibid.*, p. 39.

23 *Ibid.*, pp. 71-72.

Pour faire surgir un geste nouveau, il faut donc mettre à l'écart la croyance selon laquelle c'est le débat d'idées abstraites qui constitue la source de la nouveauté. L'ailleurs est un lieu, donc une dimension matérielle irréductible à l'abstraction des idées, fussent-elles novatrices.

Mais si ce passage est important, c'est également parce qu'il met en rapport la démarche de Deligny et celle de la psychanalyse, en l'occurrence freudienne. Ce rapport est ambivalent. En effet, Deligny pose que ce qu'il entend par « ailleurs » peut être situé au même niveau que la démarche de Freud. Mais en même temps, nombre de passages de la *Correspondance des Cévennes* mettent en lumière un rapport polémique entre les tentatives de Deligny et la psychanalyse. Ainsi lit-on que le :

« (...) comble de l'ironie, c'est les psychanalystes qui m'envoient des psychopathes et s'émerveillent de ce qu'il en advient. Il en était de même de la Sauvegarde de l'Enfance et du Commissariat à la famille et des psychiatres communistes on ne peut plus stalinisants et des psychothérapeutes institutionnels. Il faudrait bien que j'arrive à leur dire par où, d'où ça peut venir que je sois "efficace" (sans me laisser aller à la verve verbeuse) »²⁴.

On peut se demander d'où vient l'efficacité de Fernand Deligny ? La lecture de ses écrits et de sa correspondance font écho aux travaux d'un philosophe sinologue, François Jullien, et à ceux des sociologues de l'acteur réseau (SAR), Callon, Latour et consorts.

Le premier a analysé les principes d'efficacité de la civilisation chinoise, radicalement différents de ceux de l'Occident, et donc s'éloignant de ce fameux « institué » exécuté par Deligny ; les seconds ont analysé les conditions de réussite et d'essaimage de réseaux réputés improbables si ce n'est impossibles mais qui se construisent cependant, comme s'est construit le réseau de Deligny, devenu pour lui la clé de voûte de la « tentative ».

La lecture du parcours de Deligny à la lumière de ces deux apports conjugués nous semble un apport intéressant pour l'aide à la jeunesse d'aujourd'hui. Nous allons donc d'abord analyser les concepts centraux du modèle de propension forgé par François Jullien pour ensuite mettre en parallèle la démarche de Deligny et celle de Callon et Latour. L'enjeu est d'éclairer le statut des conditions d'efficacité des tentatives deligniennes dans le cadre plus général de l'aide à la jeunesse d'aujourd'hui.

L'EFFICACITÉ À LA CHINOISE : LE MODÈLE DE PROPENSION ET LES TRANSFORMATIONS SILENCIEUSES

Le potentiel naît de la disposition des choses

Pour les Chinois, le potentiel naît de la disposition des choses et de la capacité de l'homme à s'en saisir. L'efficacité consiste à se servir de la propension des choses (contre laquelle on ne peut pas grand-chose, dès lors il est plus efficace de s'en servir que d'essayer de l'enrayer).

24 *Ibid.*, p. 47.

L'eau est un bon exemple de l'inéluçtabilité de la propension. La propension de l'eau est de couler vers le bas ; elle évite donc toutes les éminences, en les contournant. Lorsque le terrain est très accidenté, elle forme une cascade. Il est impossible pour l'homme d'obliger l'eau à couler vers le haut car sa propension est inverse.

Mais, en se basant sur cette propension elle-même, l'homme peut permettre aux bateaux (dont la propension est de flotter) de remonter le cours d'un fleuve, même si la pente est un obstacle.

C'est ce qu'ont fait les Chinois, en inventant, à la fin du Xe siècle, l'écluse à sas. En emprisonnant une portion de cours d'eau entre deux cloisons, on peut profiter de la propension de l'eau à couler vers le bas : en ouvrant la vanne du haut, l'eau coulera vers l'aval et remplira ce sas.

Il restera alors à ouvrir la porte au bateau qui aura monté avec l'eau sur laquelle il flotte, pour ensuite poursuivre son trajet vers l'arnont, d'écluse en écluse. L'homme a, de cette manière, profité du potentiel qu'offrent les deux propensions conjuguées, celle de l'eau à couler vers le bas et celle du bateau à flotter, sans qu'il soit nécessaire de déployer une énergie humaine énorme : le potentiel est né de la disposition des choses.

François Jullien décrit ainsi la propension et la manière de la « faire travailler » au profit de qui sait la reconnaître :

« ...la propension évoquée désigne en même temps les circonstances, toujours individuelles, qui caractérisent les divers stades du processus et la tendance particulière qui chaque fois en découle : c'est une telle "propension" qui conduit à son avènement concret la moindre potentialité d'existence, à peine celle-ci s'est esquissée. Au stade le plus embryonnaire et le plus infime, cette tendance à l'avènement actualisateur se trouve déjà impliquée. C'est donc elle qu'il faut attentivement scruter au départ de toute manifestation d'existence, qui nous renseigne avec certitude sur l'évolution à venir et nous fournit ainsi le support fiable sur lequel s'appuyer pour réussir »²⁵.

Il ajoute :

« Impossible d'aller à l'encontre de la propension qui est inscrite dans la régularité des processus : ce qui implique, non pas bien sûr de ne pas agir du tout, mais de savoir se défaire de tout « activisme » naïf, de faire abstraction de son propre désir d'initiative, pour pouvoir, en allant dans le sens des phénomènes, profiter de leur dynamisme et les faire coopérer »²⁶.

Or l'un des mots d'ordre de la démarche delignienne est de s'abstenir le plus possible d'agir lorsque l'on se propose d'éduquer quelqu'un car le risque est, comme nous l'avons déjà vu, d'imposer notre désir au désir de l'enfant.

25 F. Jullien, *La propension des choses*, Seuil, Paris, 1992, p. 120.

26 *Ibid.*, p. 223.

La propension que Deligny a décidé de respecter, c'est celle des autistes à ne pas avoir l'usage de la parole. C'est cette absence de parole qui les a retranchés de l'humanité cadastrée, et ce que cherchent les psychiatres à son sens, c'est à les faire rentrer dans la case du langage. Deligny s'en écarte, dénonce la « dolmenisation » des mots, qui « impostent ». Il invente d'autres mots que les mots habituels de la psychologie (ligne d'erre, chevêtre, dérive, Nous...), mais il se méfie toujours de la conceptualisation :

« pas question d'une lampe frontale dont nous serions pourvu pour mieux opérer »²⁷.

Sa rencontre avec Janmari, enfant de 12 ans déclaré encéphalopathe profond et irrécupérable le conduit à « la tentative » : la création d'un réseau de prise en charge d'enfants autistes. La vacance du langage est dès lors mise au centre de la dynamique du réseau, tout le reste étant périphérique.

« En juillet 1967 s'amorçait cette démarche qui persiste depuis lors : vivre en "présences proches" d'un gamin autiste, mutique, sans trop d'idées préconçues sinon le projet de l'en tirer de ce que les "savoirs" aux abois élaborent, diffusent, édictent et vulgarisent à propos de ces enfants-là "gravement psychopathes, inéducables, irrécupérables" pour reprendre les termes des professeurs-experts ayant observé, pendant des mois, ce gamin-là, entre autres [Janmari], à la Salpêtrière et autres lieux prévus pour. Abois pour aboi, puisque telle peut se dire l'onomatopée que toussait, pour tout langage, ce gamin-là.[...]

Il s'agissait, cette fois-ci, à partir de la vacance du langage vécue par ces enfants-là, de tenter de voir jusqu'où nous institue l'usage invétéré d'un langage qui nous fait ce que nous sommes, autrement dit de considérer le langage à partir de la "position" d'un enfant mutique comme on peut "voir" la justice – ce qu'il en est de – "de la fenêtre" d'un gamin délinquant.[...]

Nous voilà aux prises avec des enfants plus ou moins invivables et pourvus de ces symptômes qui les avaient fait surnommer psychotiques, le sens de notre démarche n'étant point de créer, à plus ou moins longue échéance, une institution, serait-elle "ouverte", mais, bien au contraire, de nous enfoncer, les uns et les autres, dans des modes de vie à notre convenance, quitte à tenter de "voir" quelle "dérive" intervenait à notre insu dans nos manières d'être, nos "moindres gestes", de par le fait de la présence là, en permanence, d'enfants visiblement "à part" »²⁸.

Comme nous l'avons déjà précisé au début de cette étude, l'une des originalités de Deligny consiste à analyser le fonctionnement de la société non pas à partir de ce qui lui ressemble, mais à partir de ce que lui échappe. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre Deligny lorsqu'il précise, dans le passage repris ci-dessus, que c'est « à partir de la position d'un enfant mutique » que nous devons considérer le langage. Ce renversement de perspective nous invite donc à comprendre le fonctionnement de cette forme particulière d'institution qu'est le langage à partir de ses failles et ses échecs plutôt qu'à partir de son fonctionnement « normal ». Mais s'il en est ainsi, si nous devons nous déprendre de nos habitudes langagières au point même d'abandonner l'usage du langage, sur quoi peut-on s'appuyer pour construire un rapport avec les enfants dits autistes ? Deux citations peuvent nous aider à trouver une réponse à cette question que nous analyserons également à partir de François Jullien et sur laquelle nous reviendrons lorsqu'il sera question de la sociologie de l'acteur réseau.

²⁷ Ibid., p. 488.

²⁸ F. Deligny, *Nous et l'Innocent*, in *Œuvres*, op. cit., pp. 691-192.

Considérons d'abord la première :

« Les individus vibrent d'un émoi commun de par un événement tout à fait insignifiant qui "frappe" [...] Or le milieu d'où émane ce qui frappe et résonne en accord, il faut le créer, le re-crée, épuisé qu'il est par les créances qui se jouent en soy et préparent cette identification de par laquelle l'enfant n'est plus que ce grâce à quoi une société se reproduit. C'est, si vous voulez, le thème même de notre démarche : aider le milieu d'origine des enfants mutiques qui viendront en séjour parmi nous à recréer un milieu qui leur permette d'exister. La recherche est accentuée de par le fait de la vacance du langage, mais ce qui peut s'y découvrir nous concerne tous »²⁹.

Le point qu'il faut retenir dans cette citation est tout d'abord l'événement « tout à fait insignifiant » qui fait vibrer les individus d'un émoi commun.

Deligny en donne quelques exemples : cela pourrait être le jeu avec un caillou avec un morceau de ficelle³⁰. Pour construire un rapport avec les enfants mutiques, il ne faut donc pas « grand-chose ».

Pourtant, et c'est le deuxième élément à retenir, ces choses en apparence insignifiantes nous concernent *tous*. Il serait donc erroné de croire que Deligny cherche à saisir ce que les enfants autistes ont d'irréductiblement différent des autres car c'est nous et notre identité à tous qui est concernée lorsqu'on essaie de construire un lien commun avec ceux qui vivent la vacance du langage.

C'est d'ailleurs ce qui ressort de la citation suivante :

« Nous tentons, grâce à la présence d'enfants qui vivent la vacance du langage, de procéder à des "relèvements" - détermination de la position exacte d'un point En l'occurrence ce point-là peut se dire : - "nos" (nos gestes, nos projets, nos trajets, et...). "Nos" est un mot aussi simple que le mot "tomber". 7- une pomme tombe, et voilà tout, ou bien : qu'est-ce que ça veut dire "vouloir dire" ? Par-delà le verbe, les infinis de la gravitation. De même pour "nos". Et nous "dérivons", et nous faisons des cartes. Et on "verra bien" »³¹.

Il nous semble que c'est bien ce que Deligny et ses compagnons ont pris comme option : pas de « fin » dans tous les sens du terme, pas de « projet » modélisé, pas de « méthode », appui sur la configuration du terrain et saisie des occasions qui se présentent, même saugrenues. L'important est de ne pas être différent de ce qu'on est et de ne pas chercher à « changer » les jeunes ni les « éduquer ».

Ce que Deligny et ses compagnons tentent de faire, au ras du quotidien et par leurs observations, c'est de « relever » - mot qu'il estime bien plus modeste que « révéler » et qu'il emprunte au jargon maritime. En même temps, en insistant sur le « nous » comme point de gravitation, Deligny pose que l'aide aux enfants mutiques ne peut pas venir de l'extérieur, d'un sujet supposé savoir connaître quelle est la meilleure solution à leurs problèmes.

29 F. Deligny, *Le croire et le craindre*, in *Œuvres*, op. cit., p. 1165.

30 Voir *ibid.*, p. 1145.

31 F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, op. cit., p. 446.

Celle-ci ne veut venir que de nous, c'est-à-dire de l'intérieur de la communauté où les enfants autistes vivent. Cette intériorité ou cette immanence est ce qui nous conduit vers la pensée de François Jullien. Il dit :

« La configuration se donne à lire comme une saisie momentanée, en même temps que globale, de tous les rapports à l'œuvre – et non sur le mode déductif d'un enchaînement. »

L'interprétation chinoise de la réalité procéderait donc, quel que soit le domaine concerné et jusque dans sa spéculation la plus générale, par appréhension d'un dispositif : en commençant par repérer une certaine configuration (disposition) envisagée comme fonctionnement. A l'explication causale s'opposerait ainsi l'implication tendancielle : la première doit renvoyer, au titre d'antécédent, à un élément qui est toujours extérieur, sur un mode à la fois régressif et hypothétique ; tandis que dans le second cas, l'évolution en cours découle totalement du rapport de force inscrit dans la situation initiale se constituant en système clos, et donc sur le mode de l'inéluctable »³².

Il nous semble que c'est bien ce que Deligny et ses compagnons ont pris comme option : pas de « fin » dans tous les sens du terme, pas de « projet » modélisé, pas de « méthode », appui sur la configuration du terrain et saisie des occasions qui se présentent, même saugrenues. L'important est de ne pas être différent de ce qu'on est et de ne pas chercher à « changer » les jeunes ni les « éduquer ».

« L'inéluctable » dénoncé par les psychiatres et visant la « maladie » de jeunes change de registre : est « inéluctable », pour Deligny, la propension à vivre, qui qu'on soit, et si on la laisse suivre son cours en acceptant les « dérives » (au sens maritime du terme) au lieu de suivre servilement le canal rigide des conventions, il devient possible de saisir et de développer les circonstances favorables qui se présentent.

C'est dans ce sens que nous pouvons dire, avec Deligny, que l'un « *des aspects de la tentative est de défendre le droit à des circonstances "vives" pour des enfants dont les symptômes font qu'ils en sont radicalement privés* »³³.

Or il est difficile à faire comprendre à l'extérieur que défendre le droit à des circonstances se fait en vivant tout simplement avec les enfants, sans attente. Par exemple à A... qui souhaite connaître « la marche exacte de la tentative », Deligny répond :

« La "marche exacte" de la tentative... »

Il y a un réseau de petits ensembles d'individus, chaque ensemble vivant à sa manière, comme une note est une note. La tentative serait l'accord qui ne peut advenir que de ce que chaque note résonne d'un son différent du son de l'autre.

Il faut donc avoir lieu tranquillement, et le reste, c'est quasiment l'affaire des enfants eux-mêmes »³⁴.

³² F. Jullien, *La propension des choses*, op. cit., p. 222.

³³ F. Deligny, *Correspondances des Cévennes*, op. cit., pp. 151-152.

³⁴ *Ibid.*, p. 171.

Tout se passe donc comme si Deligny adoptait ce que François Jullien décrit comme :

« ...Une tactique qui sait demeurer constamment “alerte”, réagissant spontanément à l’occasion comme à la situation, d’autant plus efficace qu’elle ne se laisse jamais réifier par immobilisation et “blocage” – rapidement en porte-à-faux – dans une disposition déterminée »³⁵.

La tactique décrite par Jullien a pour caractéristique le refus de l’immobilisme ou la fixation dans une « disposition déterminée ». C’est bien l’état d’esprit qui nous est décrit par Deligny :

*« Ce réseau d’aires de séjour commence à exister. Certaines sont permanentes (nous autres) ; certaines sont intermittentes et ont quelque part (Montpellier, Strasbourg, Marseille etc.) un foyer, lieu virtuel qui alimente une aire de présence et peut aussi réfléchir sur ce qui se passe et ce qui se passera sur cette terrasse des Cévennes. La présence d’un enfant-fou n’a lieu qu’à la demande des habitants d’une aire qui **peuvent être là pour tous les pour qu’ils pourront imaginer, y compris respirer le bon air ou s’essayer à vivre dans une grotte** »³⁶.*

Mais les tentatives ne sont pas sans difficultés pour autant, et il faut pouvoir rebondir. Deligny voulait que « n’importe quoi puisse arriver » tout en mettant en évidence le rôle que joue le hasard dans sa démarche³⁷. C’est par ailleurs dans cette perspective qu’il convient de comprendre le refus obstiné que Deligny opposa à toute démarche *méthodologique* :

« On ne peut vraiment pas parler de méthode et cette position du “n’importe quoi” n’est certes pas une position pédagogique. Pourtant, elle découvre des horizons infinis »³⁸.

« N’importe quoi » est effectivement arrivé, y compris racheter une vieille maison et la retaper, avec des jeunes délinquants, pour la revendre ensuite afin de financer une tentative. « N’importe quoi », ça a parfois été les gendarmes à la porte...

Pour Deligny, il était difficile de « tenir » plus de deux ou trois ans, « cerné » qu’il était par l’institué... Une vigilance de tous les jours est nécessaire. A Françoise Dolto, il écrit :

« Notre tentative « prend ». Je veille à ce que ce verbe ne la transforme pas en ciment ou en incendie de maquis dont il ne resterait que la cendre d’un récit »³⁹.

35 *Ibid.*, p. 31.

36 *Ibid.*, p. 121.

37 F. Deligny, *Le croire et le craindre*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1148. Nous reviendrons encore sur ce point.

38 F. Deligny, *Le groupe et la demande*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 424.

39 F. Deligny, *Correspondance des Cévennes, op. cit.*, p. 148.

Pourtant il arrive aussi qu'il faille radicalement « esquiver » l'institué :

« Ceci dit, que nous le voulions ou non, nous avons affaire à la Direction départementale de l'Action Sanitaire et Sociale qui s'inquiète officiellement du fait que les enfants qui nous sont confiés ne bénéficient pas de conditions d'hébergement "normales". Leurs "normes", je les connais : elles sont celles des établissements agréés. Il est bien évident que je ne compte pas m'en inspirer, même en faisant semblant. D'où la crainte que j'ai qu'ILS se mettent à exiger. Nous allons donc "vietnamiser" la tentative, c'est-à-dire que nous allons établir un réseau d'aires de séjour qu'ILS ne sont pas près de "contrôler" (donc interdire) de visu »⁴⁰.

Cependant l'établissement d'un réseau d'aires de séjours n'est pas suffisant dans la mesure où Deligny doit aussi lutter contre l'instrumentalisation du réseau, surtout au moment des vacances, où les parents lui envoyaient leur enfant :

« D'être tourné en lieu de vacances, je le regrette. Les vacances sont une institution et je ne me prête pas volontiers à leur rendre service (aux institutions). (...) C'est lorsque les séjours peuvent avoir lieu « en ricochet » tout au long de l'année, un peu n'importe quand ça leur prend (au psychanalyste ou à la famille d'envoyer l'enfant par ici et souvent s'avère qu'il s'y retrouve), que nous sommes de bon cœur »⁴¹.

Aux parents aussi, il lui faut résister, rappeler ses positions. A la mère de Gilles qui lui écrit une longue lettre expliquant les réactions de son fils qui est rentré de séjour et les tentatives des parents pour le ré-appivoiser, Deligny réagit de la sorte :

« "Il faut grignoter ses positions..." dites-vous, donnant ainsi le "sens" de votre projet. Or, ce à quoi Gilles est sensible, c'est au cours des choses, comme on parlerait du fil de l'eau. Il ne s'agit pas de détourner le cours des choses "vers lui", ou pour aller à l'encontre de ce qui est supposé être "son" projet, c'est ça l'escrime dont je parle.

Mais les vogues culturelles importent plus qu'il n'y paraît.

ON parle allègrement d'opposition (de l'enfant), ce qui fait négliger l'importance de la proposition (qu'est-ce qui est pro-posé et dans quel but ? Si le but est de "corriger" ce "lui" supposé s'opposer, ON forge l'enseigne sous laquelle ON loge le présupposé opposant, alors que tout est dans le pro(posé)).

Ce qui est à faire est-il correctement proposé ? Le "pro" permettrait-il l'accès au faire ? Qu'est-ce qui lui manque à ce "pro" là (et non point : qu'est-ce qu'il a, ce "lui" là, à ne pas vouloir ? [...]

"son retranchement"

certes, il y a du retranché

mais allez savoir où ? En lui / dans le cours des choses ? »⁴².

⁴⁰ Ibid., p. 154.

⁴¹ Ibid., p. 166.

⁴² Ibid., p. 364.

Mais la tentative continue de prendre.

« Poussent, l'hiver venant, de nouvelles aires de séjour. C'est la première fois que les aires poussent à l'hiver proche. Je me dis que c'est très bon signe.

Les aires d'été ne valaient rien, bien sûr, touristiques qu'elles étaient. Celles-ci sont paysannes. Faut voir la tronche qu'ils ont, les "militants" de ce réseau-ci. Des bergers, voilà à quoi ils font penser, lents, parlant rare, rudes au froid, un peu illuminés »⁴³.

Saisir l'occasion, c'est aussi, souvent, esquiver, comme le cours d'eau contourne la colline. L'esquive est un terme récurrent chez Deligny. En effet, l'esquive se définit comme étant une recherche sans cesse renouvelée des « espaces autres ». A cet égard, les notions récurrentes de « repère » et de « choses-là »⁴⁴ peuvent nous aider à comprendre la « nature » de ces « espaces autres » dépourvus de toute structuration symbolique.

« Si nous prenons le signe pour ce qu'il est, c'est-à-dire de nature conventionnelle, on comprend qu'il puisse être lettre ou geste morts pour l'individu absent de cette convention. Cette inaptitude à percevoir ce qui fait ce que nous sommes ne doit pas nous masquer l'aptitude alors aiguisée à percevoir des repères qui, n'étant pas de même nature que le signe, permettent à l'individu des initiatives remarquables »⁴⁵.

Quels sont les traits distinctifs de ces « repères » ou de ces « choses-là » ? Tout d'abord, et contrairement à la fixité des rôles inscrits dans un espace clos tel qu'une institution, les « choses-là » se démarquent par la mobilité des actions qu'elles permettent et semblent dépourvues, comme nous le montrerons plus loin, d'une finalité donnée au préalable. Par ailleurs, les « choses-là » se rapportent à une activité fondamentale de l'être vivant, le *voir*. C'est le terme d'« appareil à repérer »⁴⁶ que Deligny emploie pour décrire cette activité qu'il faut distinguer de « l'appareil à langage »⁴⁷.

« L'appareil à langage » et « l'appareil à repérer » sont deux fonctions qui tracent les limites de deux régions d'action hétérogènes. Si le signe est déjà donné dans l'appareil à langage, les repères, quitte à être rapportés à un appareil à repérer ou à un voir préalable, sont à trouver⁴⁸.

43 *Ibid.*, p. 294-295.

44 Deligny ne fait pas une distinction entre ces deux notions ; à voir, par exemple, *Le croire et le craindre*, in *Œuvres, op. cit.*, pp. 1145-1146, où l'auteur utilise indifféremment les termes « chose-là » et « repère ».

45 *Ibid.* p. 1148.

46 *Ibid.*, p. 1171.

47 « Que chaque espèce, de par sa nature, soit pourvue d'un 'appareil à repérer', qui est, pour ainsi dire, le bien propre à chaque espèce, au point le plus vivace de son existence, me paraît être une évidence. [...] C'est bien là ce que je pense être l'illusoire de l'acquis qui se débarrasse de l'inné comme d'une gangue glébeuse, ces 'origines' dont il n'est pas opportun de parler pour qui ne veut pas passer pour un naïf illuminé. Que l'œil soit l'œil depuis longtemps, et, pour tout dire, depuis toujours, me permet de penser que l'*appareil à repérer est l'appareil à repérer* depuis longtemps, et même depuis toujours, immuable. Voilà un mot qui va de pair avec la nature, et par là même, fort mal réputé », *ibid.*, p. 1172.

48 « ...le langage existe, matériau de la pensée qui fonctionne avec et de par ce matériau-là, alors que les repères n'existent pas », *ibid.*, p. 1172.

Les transformations silencieuses

Pour avancer dans notre démarche, il est utile de rappeler que selon François Jullien, dans la civilisation chinoise, au contraire de l'occidentale, buts, objectifs, projections s'effacent au profit d'une lente maturation des choses.

« Plutôt que de prétendre projeter immédiatement son action sur le cours des choses et de l'y imposer, “induire”, savoir engager discrètement un processus, de loin, mais tel qu'il soit porté de lui-même à se développer ; et que, s'infiltrant dans la situation, il parvienne, peu à peu et sans même qu'on s'en rende compte, à silencieusement les transformer. Ce qui reviendra à envisager, face aux pouvoirs de la modélisation, dont nous connaissons les effets détonants dans la science et qui ont assuré le succès technique de l'occident moderne, quel serait un art de la maturation »⁴⁹.

Cette philosophie résonne avec les écrits de Deligny, par exemple dans cette lettre à Isaac Joseph :

« ... explorer c'est la liberté ; c'est une démarche primordiale. Je veux dire qu'elle a lieu sans « pour » à la clé, sans “fin”. Ca vit ? Alors ça remue, et par coïncidence, ce remue-ménage permet que la vie persiste. Il s'agit donc pour nous d'y aller voir, pour voir, pour rien, parce que l'être humain est ainsi fait que l'eau l'attire, et l'ailleurs, et l'autrement. L'immuable, c'est tout autre chose que l'immobile, même si curieusement, du réitéré surgit dans le nouveau ne serait-ce que pour le permettre »⁵⁰.

La tradition chinoise observe une discrétion dans l'efficacité bien à l'opposé de ce qu'on prône en occident, qui a besoin de visibiliser et même surexposer des résultats. Cette discrétion n'empêche pas l'efficacité, bien au contraire.

« J'appelle transformation silencieuse une transformation qui chemine en silence et dont on ne parle pas. Et il me semble qu'une question à envisager aujourd'hui pour nous c'est articuler cette transformation silencieuse, donc cette durée lente de l'histoire avec ce qui s'appellera en regard l'événement sonore. Et comme nous sommes dans un monde médiatique, nous sommes surtout attentifs aux événements sonores sans percevoir suffisamment les transformations silencieuses qui font sans bruit leur chemin »⁵¹.

Jullien en prend pour exemple le vieillissement : nous ne nous voyons pas vieillir, pourtant nous commençons à vieillir dès la naissance. Nous ne nous en apercevons pas au quotidien parce que tout vieillit avec nous et se transforme insensiblement. *« Or, parce que c'est tout qui se modifie, que rien n'en est isolable, ce manifeste en devenir, et même étalé sous nos yeux, ne se voit pas »⁵².*

49 F. Jullien, *Les transformations silencieuses (Chantiers I)*, Le livre de poche, Paris, 2010, p. 146.

50 F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, op. cit., p. 473.

51 F. Jullien, Conférence prononcée à la Maison des Polytechniciens, Paris, le 16 octobre 2012.

52 F. Jullien, *Les transformations silencieuses*, op. cit., p. 10

En faisant cette observation, nous touchons à un point essentiel aussi bien dans la pensée de Jullien que dans la pratique de l'éducation delignienne. Elle met en évidence le fait qu'aucun élément jouant un rôle dans le développement de l'être humain ne doit être isolé d'autres éléments et que, partant, il s'inscrit dans un tout ou dans un réseau. Mais comment faut-il comprendre cette totalité et que faut-il entendre par réseau ?

C'est à cette question que nous voudrions répondre en mobilisant les instruments conceptuels de Callon et consorts. Pour ce faire, il faut de prime abord répondre à une possible objection.

CHAPITRE 3

LE RÉSEAU COMME FORCE DE PROPENSION

Nous avons vu avec Jullien quelles sont les conditions de l'efficacité de la démarche delignienne. Mais notre analyse pourrait être problématique et remise en question. En effet, on pourrait croire que le modèle de propension dont parle François Jullien est un modèle déterministe : s'en remettre à la propension des choses, n'est-ce pas s'y soumettre, abdiquer devant le courant majoritaire, renoncer à toute résistance ?

Or c'est tout l'inverse.

En Chine, c'est ce modèle de propension qui guidait l'art de la guerre. Le bon stratège n'était pas celui qui attaquait frontalement, dans une grande mise en scène dont Hollywood a su entretenir nos esprits occidentaux. Le bon stratège, c'était celui qui savait saisir le potentiel de la situation, parce qu'il y était en permanence sensible, attentif à la multiplicité des éléments qui pouvaient faire basculer la tendance dans un sens ou dans un autre. C'est en se saisissant de la propension des choses qu'on peut la mettre au service de la cause qu'on défend.

Ainsi, si on ne peut forcer le torrent à remonter une pente, on peut avec des pierres présentes sur place en détourner le courant à son avantage. C'est en prenant appui sur la potentialité et la polarité des choses qu'on les met à son service : par nature le torrent dévale, par nature les pierres solides sont un obstacle ; en les mettant ensemble, en s'appuyant sur leur propension respective, on sera efficace. Nous disons en « les mettant ensemble ».

Mais nous pourrions également dire « en construisant des réseaux ». C'est que le terme de « réseau » nous semble être une condition indispensable pour comprendre l'efficacité de la démarche pédagogique de Deligny.

De fait, pour faire basculer le potentiel de la situation vers des occasions propices aux jeunes « incasables » avec lesquels il a décidé de vivre avec son équipe, Deligny s'est appuyé sur un « réseau ». Or que veut dire « réseau » et comment peut-on comprendre la manière dont il fonctionne ? Pour répondre à cette question, nous allons nous tourner vers le travail de Michel Callon et consorts notamment.

Mais avant, voyons d'abord ce que Deligny dit des réseaux qu'il avait tentés de construire. Prenons plus précisément l'exemple des Cévennes, endroit où il s'est installé en 1969. Il y tisse peu à peu son réseau arachnéen, avec une nouvelle tentative.

En termes de réseau, au départ, il ne s'agissait que d'un petit groupe de jeunes et d'adultes vivant ensemble, autour de Janmari et d'autres jeunes autistes⁵³.

Voici comment en parle Deligny :

« La tentative se présente maintenant comme un réseau de séjours d'essai. Certains de ces séjours d'essais sont des territoires. Là, dans les territoires, l'enfant O n'est pas parlé. Mais le territoire écrit son journal en tant que lieu, habitudes, objet, (tout ça décrit, dessiné etc., en faisant le moins possible allusion aux personnes. Il peut arriver qu'un lieu qui est territoire (ou s'efforce de l'être) devienne "séjour d'essai". Les séjours d'essai devraient proliférer le plus vite possible. Il suffit que quelques personnes décident de faire séjour d'essai, soit en ne changeant rien à leur habitudes »⁵⁴.

Le réseau est donc constitué d'un ensemble d'aires de séjour, dans lesquelles les enfants autistes peuvent vivre un certain temps. Aucun modèle type n'est installé, aucune durée n'est souhaitée, les va et vient se font au gré des circonstances, et Deligny se méfie fort de tout ce qui pourrait s'institutionnaliser. *« Je n'ai nulle envie de tricoter une secte quelconque, ou d'animer un mouvement »*, dit-il⁵⁵.

C'est pourquoi le réseau est appelé à s'étendre, comme le souligne d'ailleurs Deligny :

« Pro-poser ce lieu-ci, ce réseau-ci, ça n'est qu'une étape, un "repère" qui devrait permettre qu'ici ou là, dans un quartier, un ensemble d'individus, le sort d'un enfant "psychotique" devienne l'affaire d'un certain nombre, d'un petit réseau de présences "voisines" qui se mettraient à tramer un dispositif d'existence capable de maintenir l'enfant dans son milieu "naturel", quitte à ce que cet enfant-là puisse venir vivre ici en alternance, ce qui se passe ici peut redonner du cœur à l'ouvrage à (tous) ceux qui prendraient part à ce "sauvetage" – et ça peut durer des années et des années »⁵⁶.

Cette caractéristique du réseau décrit par Deligny nous renvoie à la manière dont les sociologues de l'innovation, autour de Michel Callon, ont forgé le concept d'acteur-réseau. Pour eux, ce qui est intéressant dans le concept de réseau, ce sont les vides, bien plus que les pleins, *« puisque ce sont eux qui vont permettre de déployer bien d'autres formes de vie, bien d'autres types de mouvements, bien d'autres types d'êtres que ceux qui étaient reconnus comme des membres à part entière de l'univers social. « Avoir ou ne pas avoir de réseau : that's the question »⁵⁷*, remarque Bruno Latour.

Deligny parle de « tramer », pour ceux qui n'ont justement pas de réseau – les jeunes autistes – une toile de relations, de supports, qui leur permettront de vivre tels qu'ils sont. Il faut, à notre sens, lire « tramer » dans le triple sens de relier, de tisser et d'ourdir, qui font référence à trois sortes différentes de réseaux. Nous allons revenir sur cette triple face du réseau à la Deligny.

53 F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, op. cit., p. 489.

54 *Ibid.*, p. 95.

55 *Ibid.*, p. 300.

56 *Ibid.*, p. 95.

57 B. Latour, « Avoir ou ne pas avoir de réseau : that's the question », in M. Akrich et al. (dir.) *Débordements. Mélanges offerts à Michel Callon*, Presses de l'école des Mines, 2010, pp. 144.

D'ABORD, TRAMER-RELIER : LE RÉSEAU DE SOUTIEN – S'Y REPÉRER, S'Y RETROUVER

Ce que Deligny cherchait à créer en premier chef, c'est un tissu favorable à la vie des enfants autistes : un réseau de soutien, hors les murs des institutions, mais proche du milieu naturel des enfants. Ce réseau-là s'incarne dans des lieux et dans des habitudes, des « coutumiers » qui sont autant de repères rassurants pour les enfants en vacance du langage.

« Vous connaissez le réseau, ses “lieux” distants les uns des autres de cinq ou quinze kilomètres ; les unités sont donc éparées. Régulièrement, venant de chaque unité, la “liaison” ; ce qui peut se dire en une heure ou deux : veiller au coutumier, que les enfants puissent prévoir les menus événements, le culte du quotidien – mieux, le culte de la quotidienneté, à croire que si le temps n'existe que par la conscience, il nous fallait “horloger” l'espace, l'aire de séjour devenant cadran »⁵⁸.

C'est cette routine bienveillante qui permet aux enfants d'être, et selon Deligny, ils ne s'y trompent pas.

« Tous ces temps-ci je me dis que les enfants “inadaptés précoces” qui viennent et reviennent en séjour “ici” perçoivent cet ensemble, ce réseau d'aires de séjour “dans son ensemble”. Je veux parler du fait que ces lieux habités entre eux s'articulent, et il me semble qu'il y a là, dans les trajets des uns et des autres, dans ces allées et venues dont certaines sont bien établies et d'autres n'ont lieu que dans les circonstances de ce jour-là, et il arrive que les enfants en soient -, de ces “trajets”, pour apporter le pain ou le lait ou pour transporter le matériel à camper là-bas où une aire va aller s'implanter dès que le soleil voudra bien percer. Tout ce remue-ménage à travers lequel percent des objets “lisibles”, quelle que soit apparemment l'attitude des enfants à son égard, je persiste à penser qu'ils en sont et qu'il s'en suffirait de rien pour qu'il s'y mettent. Et c'est de ce “rien-là” qu'il s'agit : qu'ILS s'y repèrent, qu'ILS s'y retrouvent, qu'ILS se surprennent à prêter la main – à tous les projets agis »⁵⁹.

Mais si cette trame-là permet qu'en toute liberté des enfants « incasables » mènent une vie qui leur sied, il n'est en aucun cas question de rigidifier la trame au point d'en faire un linceul de la vie familiale.

*« Qu'est-ce qu'une tentative : une brèche qui peut révéler l'importance des circonstances en regard des données psychologiques. Le thème est clair. Mais si ce petit coup de circonstances différentes est destiné à devoir assumer l'histoire de l'enfant, nous sommes en pleine utopie rétrograde. Une tentative n'est pas une petite terre parallèle à la grosse nôtre. Ou alors c'est l'asile. Ce que je veux dire c'est qu'il faut, à la clef d'un séjour – ou de séjours – ici, **quelqu'un qui, proche du milieu d'origine de l'enfant, veille à l'histoire** quelqu'un qui, proche du milieu d'origine de l'enfant, veille à l'histoire. Nous, ici, l'enfant peut y venir. Il peut y être filmé (super 8). Ces images sont à voir là-bas, et il ne s'agit pas d'en déduire que l'enfant est mieux ici que là-bas, mais d'utiliser au mieux les différences sensibles dans les manières d'être de l'enfant ici et là-bas »⁶⁰.*

58 F. Deligny, *Le croire et le craindre*, in *Œuvres*, op. cit., p. 1128.

59 *Id.*, *Correspondances des Cévennes*, op. cit., p. 154.

60 *Ibid.*, p. 532.

ENSUITE, TRAMER-TISSER : LE RÉSEAU DE CONNEXION

Deligny évoquait souvent l'araignée pour désigner son travail de réseau. Après 15 ans dans les Cévennes, voici comment il en parlait :

« C'est un peu l'histoire du recoin de mur et de l'araignée qui finissent par se rencontrer ; si l'araignée l'a bien cherché, on peut dire aussi que le recoin de mur attendait. Et il est vrai que j'en arrive à me dire que le réseau m'attend à tous les virages. Celui-ci qui va sur ses 15 ans d'âge – ce qui pour un réseau est un âge très avancé – a pour projet la présence proche d'enfants autistes. Ces jours-ci, je me demande si ce projet n'est pas un prétexte, le projet véridique étant le réseau même qui est mode d'être »⁶¹.

Comme les sociologues de l'innovation l'avaient bien compris, « *Un acteur, c'est la liste de ses relations plus la transformation que chacun des items de la liste a subi au voisinage ou à l'occasion de cette relation. Ce petit plus que nous ajoutons en douce a reçu un nom canonique : celui de traduction* »⁶².

Tout l'art de la traduction, c'est d'arriver à connecter ce qui était déconnecté (l'araignée et le coin de mur) pour produire quelque chose de nouveau, qui n'aurait pas pu exister sans cette connexion, et qui conviendra tant à l'araignée qu'au coin de mur. Même les meilleures inventions, les meilleurs projets du monde ne percent pas sans être portés par un réseau qui va leur donner de la robustesse.

Pour « tramer » ce réseau, Deligny s'appuie sur des « intermédiaires », tels que les sociologues de l'acteur-réseau les définissent : être intermédiaire, c'est, étymologiquement, être entre (inter esse), ce qui signifie tout autant favoriser un contact qu'en entraver un autre, jugé inopportun. Callon et al. appellent cela le « triangle de l'intéressement » : pour connecter A à B, il faut aussi le déconnecter de C, D, E... qui l'entravent. Le « tramer-tisser » de Deligny a pour visée la connexion, l'établissement de quelque chose de nouveau, en s'appuyant sur des intermédiaires. Il utilise des images très parlantes: ainsi, il propose à Henri Cassanas de devenir « stolon régional » :

« “répondre” de l'organisation du réseau de séjours d'essai sur le plan régional dans son sens large en cheville avec Christine H... si elle assume la chronique. Nous pourrions établir la liaison entre nous par mini-cassettes si vous pouvez disposer d'un tel engin. De cette manière je brancherais sur vous tout ce qui concerne la trame (le tramage, la tramerie) de ce réseau, même s'il s'agit de gens de Marseille ou d'Avignon, quitte à trouver des “stolons locaux” en liaison avec le Grand Stolon Régional (vous) » .

Il ajoute ceci, qui reflète bien sa philosophie :

« A remarquer, pour cette culture, que le pied de la plante ne se reproduit pas tel quel ; mais au contraire, ce sont les rejets qui permettent l'existence de ce lieu de recherche du (Y) originel d'où tout semble venir »⁶³.

61 Fernand Deligny cité par Philippe Porret, *Fernand Deligny, L'araignée et autres textes*, Erès, Toulouse, 2009/1 n°22, pp. 133 à 136, p. 135.

62 B. Latour, « Avoir ou ne pas avoir de réseau », *op. cit.*, p. 144.

63 F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, *op. cit.*, p. 111-112.

De stolon en stolon, le réseau s'étoffe et se ramifie, sans qu'aucune des « plantes » nouvelles ne soit dépendantes des autres, même si elles sont en contact régulier.

Ce qui rend le réseau éminemment ouvert, lui permettant d'être innovant. En effet, selon Callon, les acteurs « *ont la volonté d'établir un dialogue, une discussion avec d'autres identités émergentes ou constituées, avec d'autres singularités exacerbées, avec d'autres groupes en voie de formation* »⁶⁴, y compris parfois sur le mode de la confrontation.

Ce qui nous mène à la troisième facette de la trame :

TRAMER-OURDIR : LE RÉSEAU DE MOBILISATION

Comme nous l'avons déjà noté, les réseaux deligniens ne sont pas des systèmes clos et, de par ce fait, sont appelés à s'étendre. Mais s'il est important de revenir à cette observation, c'est parce que cette ouverture des réseaux relevait d'une *lutte* contre l'institution comme établissement fermé.

En effet, comme le dit Deligny, « *...les batailles contre l'internement, contre l'institution, ne peuvent prendre leur sens que si autre chose est proposé »⁶⁵. Et cet autre chose, ce sont les aires des séjours que nous évoquions plus haut et dont la naissance doit être comprise dans le sillage des luttes dans lesquelles Deligny était engagé pour renverser les rapports de domination profondément inscrits dans les institutions d'accueil des enfants jugés incasables.*

Ce qui a impliqué parfois – souvent –, nous l'avons vu, des « esquives », si ce n'est la « vietnamisation » de la tentative. C'est de l'autre point du triangle de l'intéressement qu'il est question ici : couper toute velléité de se faire rattraper par l'institué, pour donner une chance à la chance, pourvoir générer d'autres stolons, faire évoluer les enfants dans un réseau positif.

Néanmoins, tramer-ourdir, ce n'est pas seulement faire barrière à l'adversaire, c'est aussi créer des réseaux de mobilisation pour faire progresser la cause. Et Deligny a ainsi mobilisé nombre de personnes. Sa *Correspondance des Cévennes* montre l'abondance des contacts qu'il entretenait, en dehors de ceux, prévisibles, avec les parents des enfants à lui confiés et des piliers du réseau, « présence-proche »...

Sandra Alvarez de Toledo, qui préface l'ouvrage, note ainsi qu'il correspondait le plus avec ses éditeurs⁶⁶ ; l'écriture était en effet centrale dans la vie de Deligny ; écrire, c'est faire vivre et diffuser des idées, les distiller dans le corps social.

64 M. Callon et al., *Agir dans un monde incertain*, op. cit., p. 180.

65 F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, op. cit., p. 357.

66 Isaac Joseph, Emile Copferman, Jean-Michel Chaumont.

De même, il correspondait beaucoup avec des réalisateurs⁶⁷ et journalistes⁶⁸, et sollicitait constamment une aide matérielle et financière pour soutenir la production de films « *dans la triple perspective d'enregistrer des traces supplémentaires de ce qu'il appelle aussi "la tentative", d'entretenir une pratique collective dans le réseau et d'étayer sa réflexion sur l'image* »⁶⁹.

Bien qu'hostile à la psychanalyse, il a des échanges réguliers avec certains d'entre eux qui lui envoient des enfants (Françoise Dolto, Marcel Gauchet, etc.). Des rencontres importantes aussi jalonnent son parcours : Wallon, Althusser, Guattari..., pas toutes empreintes de sérénité, mais sur lesquelles il prend appui.

Venons-en à présent à d'autres caractéristiques du travail de réseau de Deligny qui font écho aux recherches de la SAR.

L'HYBRIDATION

Callon et ses coéquipiers ont montré également qu'un réseau solide n'est pas un entre-soi réservé à des catégories bien spécifiques : les « profanes », autant que les « experts », ont quelque chose à apporter. C'est l'hybridation de ces expertises bien différentes, prises chacune dans sa spécificité, qui permet la construction d'un monde commun.

Si on revient au cas de Deligny, on peut dire que les spécialistes étaient les pédagogues ou les psychiatres. Or les réseaux qu'il cherchait à construire n'étaient en aucun cas le résultat du travail des pédagogues seuls. Les enfants ainsi que les travailleurs, autres que les pédagogues, étaient profondément impliqués dans l'établissement d'un réseau. De même que les parents.

Nous avons vu supra que Deligny se méfiait des éducateurs formés dans les écoles spécialisées et leur préférait des paysans solides, ayant bourlingué et rudes à l'ouvrage.

Ils sont venus d'eux-mêmes, les uns après les autres, et ont pris leur place auprès des enfants.

Et lorsqu'un drame se produisit, qu'un des bâtiments brûla, entraînant la mort de deux enfants⁷⁰, Deligny fut surpris de recevoir de nombreuses marques de soutien de la part des villageois, et même de la part des parents des enfants décédés, comme en témoigne cette lettre à Jacques Nassif :

« Plus de cinquante lettres et des télégrammes en tas, là devant, sur cette table, en écho à cette cabane où deux enfants sont morts. Il y en avait dix-sept et plus sur ce petit réseau-ci. TOUS les parents disent : "il faut continuer" et certains proposent d'envoyer en séjour frères et sœurs pour montrer que... je ne m'y attendais pas, à cette unanimité, les habitants de Monoblet, solidaires »⁷¹.

67 François Truffaut, Chris Marker, Jean-Pierre Daniel, Inger Sevroilin, Renaud Victor, Hélène Vager, Richard Copans, Robert Kramer, Jean Durançon, Bruno Muel.

68 Louis Marcorelles, Jacques Siclier.

69 Sandra Alvarez de Toledo, in *Correspondances des Cévennes*, op. cit., p. 7.

70 Deux enfants sont décédés dans un incendie au Palais, une aire de séjour pour des enfants mutiques. L'incendie a eu lieu le 1 avril 1974.

71 F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, op. cit., p. 249.

C'est dire que ce réseau hybride s'était effectivement incarné.

Mais il est important d'insister et souligner que l'établissement d'un réseau n'est pas uniquement une réponse à des moments de crise, comme dans le cas de l'incendie de l'aire de séjour Palais en 1974, mais aussi une tentative de construire à un niveau structurel un espace de vie commun qui puisse durer indépendamment les intempéries qui s'abattent sur les individus. Ainsi, on peut voir comment se dessine, dans les tentatives de Deligny, un modèle de société plus inclusive et ouverte à l'altérité des enfants jugés « incasables ».

LES NON HUMAINS

L'hybridation ne vise pas uniquement le groupe des experts et des non-experts, mais aussi des humains et des non-humains. Pour Callon, le monde n'est pas composé des humains uniquement, mais aussi des non-humains. Le monde est le résultat de l'ajustement de ces différentes entités humaines et non-humaines ; les réseaux sont des réseaux socio-techniques, formés d'humains et d'objets, de lieux, de techniques, de procédures, etc.

Cette observation est hautement importante pour comprendre Deligny. En effet, les non-humains sont une composante essentielle dans l'établissement d'un réseau et des dispositifs dans lesquels a été engagé Deligny. Prenons un exemple, parmi tant d'autres, pour donner du contenu à cette observation. Dans la dernière période de son travail, Deligny a travaillé avec des enfants autistes notamment. Or les enfants mutiques sont fortement attirés par des choses inanimées, comme un caillou ou l'eau. Considérons le passage suivant :

« Alors que cette attente, et le bruit de l'eau dans le seau, avaient pour nous des résonances ethniques, à vrai dire fort touchantes, et nous consacraient quelque peu obsolètes par rapport aux mœurs de notre temps, il était flagrant que le jet de l'eau et le transport des seaux avaient le don de provoquer, chez Janmari, un exulter dont l'exubérance ne pouvait que nous toucher et provoquer en nous un émoi où ne se retrouverait pas une once d'ethnique »⁷².

Nous pouvons également donner un autre exemple allant dans le même sens :

« Tous ces engins qui tournent et travaillent tout seuls ont, pour Janmari, beaucoup d'attrait. Le voilà aux prises avec ce moudre, Jacques en présence proche. Dès que le moulin est vide et que le moteur se met à crier, z'yeuter vers Jacques. Geste. Janmari débranche la prise. Z'yeuter. Geste : moulin rempli. Z'yeuter. Geste. Prise rebranchée, et ainsi de suite »⁷³.

Force est de constater, à partir de ces citations, que l'agir de Janmari est connecté à un réseau plus large de gestes et de choses non-humaines.

Nous pourrions dire avec Callon que ce réseau est composé de figures hybrides, tant il est vrai qu'elles ne se réduisent ni à l'agir des individus seuls, ni aux projets des pédagogues spécialistes qui, de par leur position de surplomb, édicteraient la façon dont devrait se construire un réseau.

⁷² F. Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*, in *Œuvres*, op. cit., p. 1332.

⁷³ *ibid.*, p.1291

LES INTERMÉDIAIRES

Nous avons déjà évoqué le terme d'intermédiaire avec le « stolon ». Les intermédiaires pullulent dans l'oeuvre de Deligny. Citons-en quelques-uns, non-humains, qui ont eu un rôle central.

L'écrit, bien entendu ; la publication de ses écrits montre à quel point il a produit. Mais il n'était pas le seul à produire. Les traces ont un rôle central dans le développement du réseau. Il s'agissait de tenir un journal des aires de séjour :

« Le territoire écrit son journal en tant que lieu, habitudes, objets, (tout ça décrit, dessiné etc, en faisant le moins possible allusion aux personnes) . (...) Le séjour d'essai est comme un être. Le récit doit viser à faire penser : - ah bon , c'est aussi simple que ça. Nous pourrions en faire autant »⁷⁴.

Les cartes. Dans les aires de séjour, les travailleurs dessinaient des cartes des déplacements des jeunes autistes, ce que Deligny nomme des lignes d'erre. Les lignes d'erre sont des manières de vivre des jeunes autistes. Quand les lignes d'erre se recoupent, avec celles des autres jeunes et avec celles des travailleurs, elles deviennent des chevêtres. les cartes en sont la trace. Et *« Ecrire la légende des cartes est un sacré satané labeur. Voir, chercher à voir, interdit le clin d'oeil racoleur »⁷⁵.*

L'image est très importante dans le travail de Deligny. Rappelons-nous cet extrait vu supra, en parlant du tisser-relier :

« Nous, ici [à Monoblet], l'enfant peut y venir. Il peut y être filmé (super 8). Ces images sont à voir là-bas (dans la famille), et il ne s'agit pas d'en déduire que l'enfant est mieux ici que là-bas, mais d'utiliser au mieux les différences sensibles dans les manières d'être de l'enfant ici et là-bas »⁷⁶.

Au quotidien, l'image filmée des enfants dans leur vie de tous les jours dans les aires de séjour sert de lien avec les parents. La caméra, le magnétoscope, à une époque où ces instruments ne couraient pas les rues, sont donc des intermédiaires primordiaux, comme en témoigne ce passage d'une lettre de Deligny, activant son réseau de mobilisation via Josée Maneti :

*« Ce qui me tracasse, c'est le magnétoscope. Je sais bien qu'il faut toujours avoir quelque chose à craindre, **mais cet instrument là fait que le réseau marche tout seul** donc, outre le fait de me dire "merci d'écrire" (ça), il faut m'en trouver un, de magnétoscope, à coup sûr. Celui que nous avons, l'INA nous a dit que c'était jusqu'à fin décembre. Or ici, tout repose sur le fait que les parents voient, si bien que moi j'ai le temps d'écrire : tout ce temps que je passerais à leur dire en vain est économisé ; en outre, il nous faut à nous aussi, voir et re-voir : puisque les cartes traquent les CHEVETRES (tout ce qui, de chacun, est commun). [...]*

74 F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, op. cit., p. 95.

75 *Ibid.*, p. 300.

76 *Ibid.*, p. 532.

Pour que les récits flottent, faut de l'eau. Or, cette eau-là, c'est comme du temps. Sans magnétoscope, maintenant, le réseau serait aveugle, alors qu'être sourd, il s'en foutrait pas mal. Faut faire quelque chose »⁷⁷.

Avec Deligny, la caméra se fait outil pédagogique. Plusieurs films ont été réalisés avec des réalisateurs ayant pignon sur rue. Pas sans heurts parfois, la notion du temps cinématographique n'étant pas la même pour le cinéaste et pour Deligny. Ainsi, à Chris Marker qui lui demande quel serait selon lui le temps de tournage du film qu'ils préparent, il répond « *éternel* », et ajoute : « *La caméra que tu me prêterais, ça serait pour amorcer la pompe. Après, il faudra bien qu'on se démerde pour en avoir une "à nous" »⁷⁸.*

LES EFFETS DE RÉSEAU

En mobilisant Callon et consorts, nous avons donc voulu comprendre le statut des réseaux mis en place par Deligny. Cet éclairage nous permet de mieux saisir le statut de l'identité et de l'action des sujets engagés dans la construction d'un réseau.

En effet, l'identité du sujet ne doit pas être perçue comme étant déjà là. Au contraire, nous devrions plutôt soutenir l'idée que l'identité est le résultat d'une construction d'un réseau. C'est dans ce sens que nous pouvons lire le passage suivant :

« Loin de chercher des raisons de telle ou telle manière d'être d'un enfant, nous préférons nous laisser surprendre par ce que nous appelons des "effets de réseau" dont nous commençons à avoir l'habitude.

Il est pour nous assez évident que le réseau – l'ensemble des aires de séjour – a ses "mystères" et ses "profondeurs" qui se révèlent assez souvent par le fait que, dans le même "moment", dans la même semaine, il y a du nouveau dans la manière d'être d'enfants qui habitent des aires distantes de cinq à dix kilomètres, et ce "nouveau" qui arrive, qui advient, n'est pas "un nouveau" - comme on le dirait à l'école, mais du nouveau qui est, à des nuances près, le même, le même nouveau, la même attitude nouvelle [...]

Un exemple ? Début septembre, trois enfants qui habitent trois aires de séjour qui ne communiquent pas entre elles à propos des enfants, se mettent à faire à un autre proche quelque chose qui peut se dire débarrasser la table après manger, quitte à prendre les mains pour les guider...

il faut bien écrire qu'ils se mettent à...

Mais alors d'où vient la concomitance qui est rapport de simultanéité entre deux faits. [...] Pas de pourquoi à ces manières d'être qui affleurent aux gestes de trois enfants qui sont loin de "se" voir ? Reste qu'il doit y avoir un "parce que" »⁷⁹.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 74.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 36.

⁷⁹ *Ibid.*, pp. 883-884.

Lorsque Deligny parle de la manière d'être de l'enfant comme « effet de réseau », il critique toute idée préconçue selon laquelle notre identité serait donnée une fois pour toute, comme un destin implacable que l'on ne pourrait qu'accepter et donc jamais changer.

Or si l'identité ou la manière d'être des enfants est un effet de réseau, il résulte qu'en changeant la configuration du réseau, c'est leur identité même qui se transformera.

Mais qu'on ne s'y trompe pas.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner dans la première partie de cette étude, il ne s'agit pas pour Deligny de fixer l'identité des enfants autistes dans des réseaux contingents frôlant la dérégulation. Ce que le réseau permet de comprendre, c'est bien plutôt la plasticité et l'événementialité des identités des individus autistes : c'est la raison pour laquelle Deligny dit, dans le passage susmentionné, que « nous préférons nous laisser surprendre » par les effets des réseaux.

Or nous sommes surpris par ce qui arrive de façon inattendue, par un événement. C'est en ce sens qu'il convient de rappeler que l'agir des enfants autistes advient là où on l'attendait le moins, comme par inadvertance :

« Alors que, d'une part, nous nous efforçons que l'individu [...] vive selon ce coutumier nôtre [...] il nous faut, d'autre part, accepter que ce qui est repéré du point de voir, c'est d'abord ce qui nous advient par inadvertance. Il faudrait même pouvoir parler de "pure inadvertance", comme si l'aloï pouvait en être estimé »⁸⁰.

Ainsi, ce qui advient par inadvertance est l'élément qui indique la présence d'une altérité cherchant à inscrire son originalité dans le monde. Ce point est essentiel. Car ce qui arrive par inadvertance pourrait être perçu comme quelque chose d'incassable, comme provenant d'un sujet dont l'action échappe à toute norme de conduite habituelle. Cette observation peut paraître d'autant plus vraie si l'on pense que le sujet dont il est question ici est l'enfant mutique refusant d'accepter l'usage du langage et donc se situant à la limite du dicible.

Pourtant, selon Deligny, ce qui arrive par inadvertance est une source de créativité et aucunement un élément à éliminer de nos tentatives de construire un monde commun. L'agir des enfants autistes peut nous surprendre et c'est précisément notre capacité à nous laisser surprendre qui est le point générateur de nouveaux possibles dont l'articulation peut avoir pour effet un monde plus solidaire.

Cependant la perspective que nous adoptons dans cette étude semble conduire à une impasse. Nous avons voulu mobiliser la sociologie de la traduction de Callon pour discuter le statut du réseau chez Deligny. Or comment peut-on traduire ce qui, par définition, se situe hors langage ? Comment être le porte-parole des enfants autistes (le porte-silence, comme il nomme Janmari) ? Pour répondre à cette question, il est important de faire valoir un aspect central dans la démarche de Deligny. De fait, la traduction ne passe pas chez lui par le langage uniquement, mais aussi et surtout par l'acte de tracer et de dessiner des lignes composant des cartes sur lesquelles on peut voir ce qui ne se dit pas. Vers la fin de sa vie, Deligny explore plus l'horizon du visible que le champ du dicible, d'où d'ailleurs son intérêt pour l'art.

⁸⁰ F. Deligny, *Le croire et le craindre*, in *Œuvres*, op. cit., p. 1148. Sur ce point, voir aussi *Les détours de l'agir*, op. cit., p. 1259.

C'est ainsi qu'il convient de souligner que le réseau dans lequel la singularité des enfants autistes peut advenir est en même temps le lieu où « l'agir raisonne dans l'art »⁸¹. En effet, Fernand Deligny compare simultanément les « lignes d'erre » des enfants mutiques aux certificats de « bonne conduite » et aux tableaux qui ornent la maison :

« Ce tracer pour ainsi dire immuable équivaut pour moi à ce que serait, pour d'autres, un certificat de bonne conduite ou un extrait de tableau d'honneur, ou même encore si l'on veut chef-d'œuvre qui ornent la maison de qui a pu se les payer. Ceux-là sont rares ; les autres se contentent de reproductions »⁸².

On peut donc dire, à la lecture de cette citation, que les dispositifs surdéterminant l'agir des enfants autistes sont en même temps les conditions matérielles au moyen desquelles une œuvre d'art cherche à se construire.

Or s'il nous semble opportun de revenir sur ce point, c'est parce l'art est l'un des lieux privilégiés d'expression d'une liberté impossible à fixer dans quelque catégorie que ce soit. Il est en ce sens incasable. On peut donc lire, dans ces propos deligniens, une critique forte à toute démarche classificatrice voulant « caser » les enfants vivant la rupture du lien social.

Cette remarque nous autorise à soutenir que l'éducation n'est pas une science, mais un art où l'articulation des champs du visible et du dicible composent des réseaux en mouvement.

CONCLUSION

Les jeunes qui sont qualifiés d'« incasables » dans le secteur de l'aide à la jeunesse bénéficient d'une attention politique qui vise à ce que des réponses puissent être construites pour arrêter la violence institutionnelle que constituent les renvois successifs que ces jeunes doivent subir, étant tour à tour « trop » ou « pas assez ».

Nous avons voulu contribuer à cette recherche de solution en nous appuyant sur les « tentatives » successives que Fernand Deligny a imaginées et mises en œuvre envers des jeunes semblables, déjà décrits comme tels à la fin de la guerre 40-45.

Deligny comprend les comportements de ces jeunes rejetés de toutes parts comme des *comportements de défense désordonnés d'être humains asphyxiés socialement, c'est-à-dire privés des événements et rencontres que leur évolution exige.*

Il cherche en conséquence des réponses qui trouvent leur sens et leur visée dans le fait de leur fournir des *occasions et circonstances* grâce auxquelles ils pourraient *vivre des expériences répondant à leur évolution spécifique et à leur désir.*

Ces réponses (*tentatives*) ont pu prendre plusieurs formes, mais elles nous indiquent toutes que **l'institué n'est pas une réponse.**

81 F. Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*, in *Œuvres, op. cit.*, p. 1300.

82 *Ibid.*, p. 1264.

Qu'il s'agisse de la tentative qu'a constituée *La Grande Cordée* ou, plus radicale parce que s'adressant à des jeunes encore plus « incasables » puisque *psychopathes, inéducables, irrécupérables*, de la tentative de Monoblet dans les Cévennes, qui dura jusqu'à la fin de sa vie, nous avons pu relever quelques composantes transversales : la participation à la vie concrète d'un ou plusieurs groupes occupés à une activité de création, des temps de séjour pour expérimenter une activité de production (un métier par exemple), des expériences extra-ordinaires.

Ces composantes impliquent *qu'un ailleurs ait lieu* (dans les deux sens du terme : se produise, trouve un lieu d'ancrage), sans jamais exclure le milieu d'origine de l'enfant ou du jeune (que Deligny appelait parfois *son lieu d'affection*).

Il s'agit en effet *d'aider le milieu d'origine des enfants mutiques qui viendront en séjour parmi nous à recréer un milieu qui leur permette d'exister*.

Notre exploration de l'oeuvre de Deligny pointe donc vers ce principe : la meilleure solution vient de la participation de l'enfant ou du jeune considéré *à une communauté d'expérimentation apte à redonner des circonstances vives à ceux qui en ont été privés*.

En nous appuyant sur les travaux du philosophe François Jullien, nous avons attiré l'attention sur une condition d'efficacité *sine qua non* de ces *tentatives* : qu'elles se rendent capables de s'appuyer sur la configuration des choses, en mettant au travail leur *propension*.

Ceci implique qu'on assume pleinement le fait que les expérimentations proposées ne peuvent pas être prédéterminées, pour qu'elles *révèlent*, par l'observation de leurs *effets*, tout leur *potentiel*.

Il ne s'agit pas de comprendre ce que sont supposés *être* ces jeunes incasables, mais comment la société (et ses institutions) les ont produits, pour qu'ils puissent, par les occasions qui leur sont offertes, *devenir*.

La réponse à apporter à ces situations prend donc plutôt la forme d'un *réseau de présences voisines* qui acceptent que le sort d'un enfant « fou » devienne leur affaire.

Un tel réseau implique une multiplicité de lieux, des relations entre eux, des trajets possibles, qui produisent un petit plus que les sociologues de l'acteur réseau (SAR) appellent une *traduction*.

De tels réseaux se caractérisent par leur hybridation (qui réunit des profanes, des experts, des parents, des travailleurs dans leur quotidien...mais aussi des humains et des non humains : des objets techniques comme la caméra, des cartes, des outils, de l'eau...).

De tels réseaux produisent des *effets* spécifiques non programmés, *comme par inadvertance*, dit Deligny, c'est-à-dire des effets incasables dans les représentations existantes. En cela, ils se rapprochent d'une pratique artistique, même sans langage.

Pour éviter toute logique de « plaquage », en donnant à croire erronément que nous pensons qu'il « suffirait » de « faire du Deligny » pour répondre à la question sociale des « incasables », nous avons donc tenté de montrer quelles composantes étaient à l'oeuvre dans ses tentatives successives : une autre logique d'efficacité ; un fonctionnement particulier, « en réseau », fût-il *vietnamisé* pour échapper au contrôle normatif exercé au départ de l'institué. Il nous semble que ces composantes pourraient aider à repérer des expérimentations existantes, à en développer ou à en inventer.

On voudra bien remarquer qu'en procédant de la sorte, nous avons donné à notre étude une forme congruente aux pratiques et concepts deligniens : l'articulation expérimentale d'ailleurs (la philosophie chinoise, la sociologie de l'acteur réseau).

Cette manière de faire nous a paru la plus adaptée aux *tentatives* de Deligny, mais aussi la plus inspirante pour que puissent s'inventer et s'expérimenter des réponses aux effets de la violence institutionnelle qui produit, même involontairement, une *asphyxie sociale*.

Et nous espérons avoir indiqué en procédant de la sorte des enjeux critiques de société qui dépassent et de loin la souffrance intolérable d'enfants ou de jeunes qui entrent dans l'existence avec le qualificatif d'« incasables » : cette souffrance les révèle, elle les montre, elle les dénonce, mais elle constitue aussi un potentiel pour nous tous.

Liane Mozère qui préface un inédit de Félix Guattari, un des inventeurs de l'analyse institutionnelle, l'indique magnifiquement :

« Les agencements collectifs de désir constituant la réalité du tissu social pourraient contrer les institutions assujettissantes. Lorsque des comportements sont considérés comme asociaux, fous, infantiles, délinquants, c'est-à-dire ne sont pas "équipés" de lois transcendantes et de représentations de la loi, c'est là, affirme Guattari, "le lieu où tout ce qui reste vivant dans le socius se réfugie et d'où tout peut repartir pour construire un autre monde possible". A nous de l'expérimenter »⁸³.



Pour citer cette étude

Oleg Bernaz et Jacqueline Fastrès,
« La prise en compte des enfants dits "incasables" aujourd'hui »,
Intermag.be, RTA asbl, octobre 2021, URL : www.intermag.be/.